LES AVENTURES DE SIMON SIMON A L'HOTEL EXCELSIOR

Frédéric Jésu

« Ce n'est pas le doute, c'est la certitude qui rend fou. »
Friedrich Nietzsche – *Ecce Homo*

« Il s'en va. Ou plutôt : il n'est plus là. Mieux encore : il assiste à son propre départ. »
Anonyme –XXI^{ème} siècle

« Je cherche l'histoire que je suis en train d'écrire. »
Frédéric Jésu – *Les aventures de Simon Simon à l'Hôtel Excelsior*

« *Excelsior* » : c'est le nom – assez pompeux, il faut l'admettre – de l'hôtel choisi par Simon pour y mener ce qu'il désigne banalement comme une enquête. Et surtout, quoiqu'il s'y passe, prévu ou imprévu, pour y opérer ce qu'il envisage plutôt comme une quête. Comme un parcours initiatique dont chaque étape sera déterminée, ou non, par la précédente et annoncera, ou non, la suivante.

Oui, c'est bien à cet hôtel estampillé sur sa façade comme sur son site *internet* d'un nombre convenable d'étoiles dorées auquel, secoué par un semi-cauchemar transfixiant, il a choisi de téléphoner trois nuits plus tôt. « *Tant qu'à programmer l'errance, mieux vaut opter pour un peu de luxe* », s'était-il dit en bougonnant. Un robot conversationnel à l'indifférente diligence avait enregistré sa réservation et lui avait froidement mais poliment enjoint de la confirmer par courriel. Ce que Simon, rasséréné, avait fait dès l'aube venue, ses doigts encore mous malaxant le clavier, un regard brumeux plongé dans l'écran, les idées moins vives que résolues, et peu attentif au fait qu'il touillait simultanément son nescafé avec le manche de sa brosse à dents.

C'est donc par un bel après-midi ou un beau matin d'été ou d'hiver – peu importe pour la suite – que Simon considère maintenant depuis un trottoir du centre-ville la porte-tambour filtrant l'accès vers le vaste hall de cet hôtel plus cossu et « Excelsior » encore qu'il ne l'avait imaginé. Il se trouve qu'il déteste avec constance ces tourniquets prétentieux, piégeurs et inutilement sophistiqués, hérités tant des stations balnéaires de luxe que des films anglo-saxons en noir et blanc des années quarante. Seuls quelques grands musées nationaux et hôtels de prestige semblent vouloir encore en entretenir le souvenir et, partant, la présence. D'ailleurs, ça ne rate pas. À peine Simon s'engouffre-t-il dans le premier compartiment venu de la dite porte que, sous la pression d'un gros homme s'engageant vigoureusement dans le compartiment suivant, il s'y voit « encharboté », comme disent les pêcheurs de truites de chez lui lorsque leur fil s'emmêle dans les joncs. Trois cent quatre-vingt degrés plus tard, il se retrouve éjecté et rendu, façon Buster Keaton, à son point de départ. Mais, à sa relative surprise, ce n'est plus sur un trottoir de centre-ville. Le boulevard n'est plus un boulevard, c'est maintenant une allée soigneusement cailloutée de blanc, bordée de pelouse rase, de tamaris et de buis taillés au millimètre. Elle mène de part et d'autre de l'hôtel, comme en l'enserrant, à un petit lac de montagne sur les rives duquel s'affairent, stoïques et vigilants, quelques pêcheurs à la ligne.

Là encore, peu importent ces données de départ. La façade de l'hôtel, quant à elle, reste inchangée, avec ses pierres de taille, ses balcons saillants en encorbellement, son nom et ses étoiles incrustés en caractères dorés au-dessus de l'entrée. Avec un grognement de défi, Simon repart aussitôt – seul, cette fois-ci – à l'assaut de la porte-tambour et parvient enfin à se propulser dans le hall, aussi monumental que désert. Fauteuils et canapés en cuir patiné autour de tables basses art-déco, larges dalles anthracite semées de tapis de haute-laine rouge, lustres moches et clinquants pendouillant du haut plafond, appliques murales et aquarelles insipides accrochées çà et là : le décorum est bienvenu, à peu près chaleureux et sans réelle surprise.

Attentif, presque sur ses gardes, les mains dans les poches pourtant, et une modeste sacoche en jute à l'épaule pour tout bagage, Simon parcourt sur le tapis dédié les quelques vingt mètres qui le séparent du guichet en acajou hyper-ciré de la réception. Assis derrière une grosse sonnette de comptoir en acier brossé, le préposé se tient raide et réglementaire, cravaté et costumé de noir. Il a tout le temps d'observer que le nouveau venu qui s'approche n'a pas de valise à la main. Ni de femme à ses côtés.

- « Bienvenue, monsieur. »
- « Bonjour. J'ai réservé par téléphone, et confirmé par courriel. »

Les poignets galonnés du réceptionniste s'agitent, calmement, méthodiquement, autour du registre géant et de la souris de l'ordinateur.

- « Au nom de ? »
- « Simon. Monsieur Simon Simon. »

Les poignets se font plus précis, compulsent les pages, puis s'immobilisent. Le regard vérifie sur l'écran.

- « En effet. Cinq chambres. Toutes au même étage. Pour une nuit. »
- « C'est cela même. »
- « Vos chambres sont prêtes. Elles seront au deuxième étage. »

Les décrochant une à une du panneau devant lequel il officie à la fois en maître et en serviteur, il aligne sur le comptoir cinq clés, chacune assortie d'un lourd porte-clés de cuivre fièrement gravé, façon ivoire, des neuf lettres du mot EXCELSIOR et du numéro de la chambre. Toujours obséquieux, s'excusant presque de sa curiosité, il ajoute :

- « Savez-vous à quelle heure doivent arriver les autres... »
- « Il n'y a pas d'autres », l'interrompt Simon. Et, se saisissant une à une des cinq clés qu'il enfourne dans sa sacoche, il s'apprête à se diriger vers l'ascenseur avant même que le réceptionniste ait eu le temps de lui en indiquer l'emplacement. Ni, le stylo à la main, de lui tendre le registre pour qu'il y consigne son identité et autres coordonnées de rigueur. Ou encore de lui dérouler des informations de routine sur le lieu et les horaires du petit déjeuner. Et d'autres informations sur son séjour encore.
- « Rien ne presse. Vous remplirez tout cela plus tard. », commente-t-il comme pour lui-même, avec ce quasi chuchotement, doucereux et résigné, de ceux que la fonction amène à côtoyer toutes sortes de bizarreries mais à devoir les respecter. Puis, d'une voix à peine plus forte : « Laissez-moi juste votre passeport, pour l'instant, et je me chargerai de relever son numéro, sa date et son lieu

d'émission. C'est obligatoire aux yeux de notre administration. Il vous sera bien entendu restitué dès que vous le souhaiterez. »

* * *

Sacré Simon Simon ! Il n'est certes pas grand-monde à lui tout seul. Pas assez, en tout cas, pour occuper cinq lignes successives sur la même page d'un registre. D'ailleurs, le hall d'accueil reste aussi désert qu'à son arrivée. Pas de trace du gros homme de la porte-tambour. Serait-il l'unique client de ce grand hôtel ? Cependant, depuis la cabine de l'ascenseur qui le hisse au deuxième étage, il perçoit des voix au passage du premier. Des bruits de verre, des rires, d'autres vies. Un bar ? Un cocktail ? Les personnels de l'Excelsior s'activant dans les coursives et les couloirs ?

Le voici rendu sur le palier de son étage désigné. Deux vasques aux couleurs d'ambre l'éclairent sans excès. Devant lui, un long tapis – ruban bleu nuit bordé de rouge parme – s'extrait du parquet et s'offre à le mener au couloir desservant sans doute les chambres qu'il a réservées. Mais si le décor est séduisant, quoique banal pour un hôtel de cette classe, il n'est pas sans inconvénient. Simon s'avance en effet – un pas, deux pas, trois pas – en direction du couloir, il est venu pour cela. Mais voici que le tapis ruban se fait tapis roulant ! Simon a beau marcher, allonger puis accélérer le pas, il ne progresse pas d'un demi-mètre. Il réalise en revanche que, dès qu'il cesse de marcher, le tapis s'emploie à le renvoyer sèchement vers le palier et l'ascenseur. Entre désarroi et colère, il accepte le défi, voyant bien qu'il lui faut cependant pousser le rythme plus encore. En vain : le tapis augmente lui aussi, au fur et à mesure, sa vitesse de déroulement. Et le couloir ne se rapproche toujours pas. « *Merci à la porte-tambour et aux tapis de l'Hôtel Excelsior pour leur sens de l'hospitalité !* », bougonne-t-il à la cantonade.

Plus proche, maintenant, de la colère que du désarroi, et saisi d'une inspiration soudaine, le voici qui ouvre sa sacoche et y farfouille jusqu'à en extraire la clé de la chambre 21. Il la brandit tout autour de lui, comme prenant le décor à témoin : vers l'ascenseur – reparti depuis longtemps – ; vers les deux vasques ambrées, l'une après l'autre ; et même vers un guéridon minable, de la même famille art-déco que les tables basses du hall, et qu'il n'avait pas remarqué dans la pénombre du palier. Pour finir, il agite et fait cliqueter la clé, l'air mi-provocateur mi-taquin, devant le maudit tapis roulant lui-même. À tous il annonce – il le fait maintenant en courant à petites foulées – et il répète : *« La chambre 21 ! Je suis un client ordinaire ! J'ai réservé la chambre 21 ! Je dois et, après tout, j'ai le droit de m'y rendre ! Laissez-moi rejoindre la chambre 21* », et ainsi de suite. Jusqu'à ce qu'une sorte de voix émane du tapis. Et peut-être aussi, comme en écho ou en contre-chant, des deux vasques, du guéridon et même de la porte de l'ascenseur. Toujours est-il que le tapis ralentit sa course.

- « Ah bon ? Pourquoi ne pas l'avoir dit plus tôt, alors ? ». Une salve de ricanements, stéréophoniques mais bon enfant, s'ensuivent. Les vasques clignotent mollement, pour la forme. Le tapis se refait peu à peu ruban, immobile, fonctionnel, silencieux comme il se doit. Et puis plus rien. C'est maintenant la clé qui se manifeste et gesticule dans la main de Simon. « Et bien ! Qu'attendons-nous encore pour nous introduire, moi dans la serrure et toi dans la chambre ? », semble-t-elle s'impatienter.

* * *

Simon croit comprendre que les objets, dans cet hôtel, n'apprécient pas de n'être traités que comme des objets. Qu'ils demandent et attendent de la considération. Pour leurs présences, pour leurs rôles et, dirait-on, pour leurs sensibilités propres. C'est ainsi. Et c'est dans cet état d'esprit qu'il tourne dans la serrure reconnaissante de la chambre 21 une clé elle aussi reconnaissante. Toutes deux reconnaissantes parce que reconnues, du moins dans leur complémentarité d'où résulte leur efficacité – c'est du moins ce qu'elles s'efforcent de croire, et ce que lui-même s'efforce de penser.

Aussi Simon examine-t-il la chambre en question avec une bienveillance de principe, qui confine à la prudence. Et aussi avec l'indulgence requise par le conformisme de son aménagement. Un conformisme si radical à première vue qu'il est plausible d'imaginer qu'il s'appliquera paresseusement de même, comme il sied à la plupart des hôtels, aux chambres 22, 23, 24 et 25 – ce qu'il restera toutefois à vérifier *in situ*. « Imaginer » n'est d'ailleurs pas le verbe qui convient, s'agissant d'un décor où il est d'abord question, pour Simon, de parvenir à s'incruster en s'abstenant de tout commentaire. Les volets sont clos, les rideaux tirés, la télévision éteinte, le grand lit impeccable, de même que la salle de bain – dotée d'une cabine de douche *high tech*. Sur la tablette placée sous un large miroir, face au lit, il y a la cafetière de rigueur, accompagnée de ses fidèles dosettes, au nombre de quatre, de sachets de sucre, d'édulcorant et de lait en poudre, d'un bouquet de touillettes en bois blanc et de deux *mugs* marqués Excelsior. Il y a aussi une feuille imprimée, munie d'un stylo bon marché, qui ressemble de loin à un questionnaire de satisfaction. Que trouver de plus en ces lieux ?

Mais Simon sait-il au juste, à ce stade, s'il vient y chercher quelque chose *de plus* qu'un cadre banal et anonyme ? Ou plutôt quelque chose *d'autre* que cette certitude relativement programmée : c'est ici et maintenant que la présente histoire va commencer à vraiment se raconter. D'elle-même et devant lui. Avec lui, à coup sûr aussi, mais sans qu'il ne soit en mesure d'en maîtriser la moindre séquence, le moindre épisode. Mieux encore : sans même qu'il ne soit tenté de le faire. Il n'est pas garanti, en outre, que l'hôtel se prive de toute interférence, comme il a déjà pu le constater en s'efforçant tout à l'heure d'accéder à cette première chambre. Aussi, en guise de première et modeste phase d'« incrustation » dans les lieux et dans l'histoire, Simon décide-t-il de s'en tenir – comme il le murmure pour lui-même – à « *faire un petit somme dans le grand lit* ». Un lit à deux places ! Pourquoi pas ? Mais il n'en demandait pas tant. Il s'assoupit en souriant à l'idée qu'« une grande somme dans un petit lit » n'est pas, ou n'est plus, à l'ordre du jour, mais sait-on jamais ?

Quand il se réveille un peu plus tard – ou bien rêve-t-il encore ? rêve-t-il qu'il se réveille dans la chambre 21 ? – bref, à son réveil, il trouve celle-ci quelque peu remaniée. Déjà, et surtout, il y a un autre Simon Simon – ou plutôt le même, mais âgé d'une douzaine d'années – qui dort profondément à côté de lui. Sa respiration, lente et tranquille, produit une petite musique entre gazouillis et léger ronflement. Et tout autour, dans la chambre, des objets d'époque, des jouets fatigués, des illustrés, des souvenirs d'enfance ont fait leur apparition.

Simon le Grand se lève et va d'un objet à l'autre, les examine, les palpe, les flaire parfois. Il les commente aussi, à voix basse pour ne pas réveiller Simon le Petit. Mais un peu à son intention tout de même, comme pour vérifier.

- « Et là ! », s'exclame-t-il en silence. « Te voici sur une photo de classe ! Tu as l'air renfrogné, presque rabougri au milieu des autres, dans ce préau que je reconnais bien. Et sur celle-ci, tu sembles

un peu plus jeune, aux côtés d'une petite blonde à tête de cousine ou de voisine. Affairés auprès d'un même château de sable. Tu gonfles le torse : sur ce coup-là, tu sembles fiérot et concentré. Tiens ! Mais que fiche donc ce crucifix sur le mur ? Et ce croc de boucher, en guise de porte-manteau ? Tu te souviens sans doute que, dès la petite enfance, nous avons toujours redouté et refusé l'égorgement des poules et des lapins, puis repoussé les steaks et les côtelettes... Et peu à peu les images du supplice sanglant des prétendus sauveurs du monde. »

Soudain, la télé se déclenche. Sur l'écran, s'anime la rediffusion d'une ancienne corrida, en noir et blanc. Une fameuse, aux arènes de Tolède, avec El Cordobés, évidemment.

- « Oui, c'est vrai, nous avons aussi eu – toi, surtout – une attirance trouble pour la corrida, ses dorures, ses odeurs de sang, les hommes sur le fil de la peur, la bête blessée à mort, son museau saignant sur le sable, les clameurs. Notre secret désir de voir les toréadors encornés... » Simon le Grand se dirige vers le placard et l'ouvre délicatement. « Oh, je m'y attendais, voici un pantalon court, bien sûr, une chemisette à carreaux, un blouson de toile fripé. Et puis, sur l'étagère, tout au fond, derrière les chaussettes et les culottes, une boîte de kleenex dans son fameux étui émaillé. »
- « C'est vrai, je suis – et tu as été – un de ces petits garçons auxquels il faut sans cesse rappeler l'interdiction de pleurer », précise Simon le Petit, qui vient de se réveiller en douce et de se saisir de la télécommande. « Et, en classe, l'interdiction de bailler, de se balancer sur sa chaise, de parler sans y être autorisé et de laisser les copains copier sur ma copie, même avec mon accord ! »

Simon le Grand se retourne vers Simon le Petit.

- « Gloire au taureau et au matador, à ces fous qui s'ignorent à mort ! Et aux enfants, garçons et filles, que cela fait pleurer dans les gradins ! Merci pour les images et les souvenirs, mon cher Simon. Tu peux couper le son, maintenant. Mais, dis-moi, où sont passés les posters de tes chanteurs et de tes poètes favoris ? Ceux auxquels tu t'identifiais pour t'aider à grandir à ta façon ? À leur place, je ne crois voir qu'un crucifix sur le mur ! »
- « C'est sans doute un mauvais canular de l'Hôtel Excelsior. Un de plus, comme tu l'auras remarqué. Mais crois-moi, et tu le sais d'ailleurs autant que moi, je n'ai pas attendu d'avoir atteint ton âge pour rejeter les religions, toutes les religions, leurs appels aux sacrifices, aux repentirs et aux guerres saintes. Leurs foires aux interdits ! Me confesser ? Moi ? C'est une blague ! Un dieu qui voit et qui sait tout ? Pas question ! À d'autres ! Sans moi ! »
- « D'accord, d'accord, ne te fâches pas ! Je te confirme que, pour ma part, je suis resté un sacré mécréant. Mais, quand tu auras mon âge, tu verras peut-être d'un autre œil le cycle magique des naissances et des renaissances, l'écriture et la réécriture des histoires de vie et de mort. En attendant, es-tu certain de t'être débarrassé de toutes tes icônes ? »
- « Oh non, il y a encore du ménage à faire ! Et des larmes à verser ! Alors, au loin une bonne fois pour toutes les interdits et les icônes. Et même tes cercles magiques. Et à moi les sentiments ! »
- « Bien dit, Simon ! »

Sur ce, l'un des deux Simon se saisit du crucifix comme d'un poignard et en crève l'écran de la télévision tandis que l'autre piétine à pleines semelles le boîtier émaillé des *kleenex*. Tous deux rivalisent d'anathèmes.

- « À bas les modèles ! » / « À bas les croyances ! » / « Adieu la famille ! » /« Je sais ce que fais » / « Je fais ce que je sais ! » / Etc.

D'un même élan, ils saccagent et réduisent en morceaux épars la cafetière, la tablette, le miroir, les deux tables de chevet. Et même la cuvette des WC, pour la forme, qu'ils descellent et fracassent sur le carrelage. Ils retournent ensuite dans la chambre puis se dirigent de nouveau vers la salle de bain avec, à la main, les deux *mugs* restés miraculeusement intacts qu'ils remplissent à ras-bord au lavabo, bénissent en improvisant des homélies de sorciers naufragés, brandissent en guise d'offrande et lampent d'un trait jusqu'à la dernière goutte avant de les briser, comme en conclusion de rite, au fond de la cabine de douche. Après quoi, pâles et épuisés, les deux Simon s'allongent côte à côte sur le grand lit, le seul meuble de la chambre ayant échappé à sa mise à sac.

Simon le Petit ne tarde pas à s'assoupir de nouveau, un sourire de malice accroché aux lèvres. Simon le Grand, quant à lui, est plus long à reprendre son souffle, les yeux ouverts puis mi-clos. Il s'inquiète, à juste titre, de ce que l'histoire cherche – et commence – à lui raconter. Il réalise que s'affranchir des dépendances et des croyances infantiles, que renoncer aux modèles et aux icônes, bref que s'émanciper ne se fait pas sans dévastation partagée, interpellative, méthodique et résolue du nid qui vous a vu naître et grandir, et qui a prétendu vous protéger. Et qu'il s'agit là, en somme, d'un assez banal –même si extrême – processus.

- « Mais voici pourquoi nous nous attachons à détruire sans relâche notre terre natale », ajoute-t-il, songeur, les yeux maintenant tout à fait clos. « Soumis à la volonté ou saisis par l'illusion de pouvoir nous libérer ainsi des lois qui la régissent. Un projet que, dès l'enfance, on nous présente comme indispensable, comme incontournable. Comme nécessaire à notre survie. Au nom du sacro-saint progrès. D'une émancipation qui nous emprisonne. Dans le déni de ce qui fut au nom de ce qui est, et au motif de ce qui sera. Détruire pour produire, et produire pour construire, et puis construire de nouveaux moyens de destruction. Toujours plus pour toujours moins. »

Il rouvre les yeux et contemple une dernière fois le spectacle de la chambre 21 en charpie. De ces débris explicites et sans recours. De ce très modeste tribut aux grands modèles historiques – Tenochtitlan, Dresde, Hiroshima, Srebrenica, Kigali, World Trade Center, Gaza – et à l'extinction aussi des espèces animales non humaines. De ce minuscule signe avant-coureur et quasi-domestique du désastre global qui vient.

Sur le plafond, surface glabre et demeurée indemne, il voit maintenant défiler en boucle des phrases rédigées en lettres noires et rouges :

« Bienvenue à l'Hôtel Excelsior » – « La coexistence précède l'existence. » – « C'est en tuant qu'on se détruit. » – « Toute guerre a besoin d'une défaite. » – « La mémoire du pire, en s'effaçant, encourage son retour. » – « Le bonheur, c'est ce qu'on n'a plus, ce qu'on ne voit plus. » – « Le vrai sauvage, c'est celui qui sort vainqueur de la domestication. » – « Celui qu'indiffère sa liberté est un otage inutile. » – « Bienvenue à l'Hôtel Excelsior » – « La coexistence précède l'existence. » – Etc.

Simon le Grand referme les yeux. Avant de s'endormir pour de bon, il a la vision d'un croc de boucher auquel il accroche de vilaines idées – le capitalisme, le colonialisme, le libéralisme, le nationalisme, etc. – , puis une pile de drapeaux de tous pays, et une oreille de taureau. Il refuse d'y ficher les grandes photos en noir et blanc ou en sépia de ses aïeux en uniforme que lui tend Simon le Petit du fond de ses rêves en confirmant de sa petite voix : « *A moi les sentiments !* ».

Bien plus tard, Simon Simon se réveille, seul, dans la chambre 21, intacte, de l'Hôtel Excelsior. Dans une main, il en tient la clé éponyme. Et dans l'autre, un crucifix brisé – haut de croix en bois, tête de martyr en céramique que prolonge le buste en épis tranchant. Il se lève, va poser la clé sur la tablette. Il remplit enfin, docilement, le questionnaire de satisfaction, lequel est assorti en l'occurrence – comme annoncé par le réceptionniste – du relevé de ses coordonnées personnelles, à l'exception de celles de son passeport, laissées en blanc. Sur un feuillet agrafé en annexe, figure l'énoncé en petits caractères d'imprimerie de diverses informations sur son séjour dont il n'a pas le cœur, au vu de ce qu'il vient moins trivialement de vivre ou de rêver, de prendre connaissance. Comme il repose le stylo, la clé – à laquelle rien des récents événements n'a échappé – lui suggère ironiquement de conserver « *à toutes fins utiles* » le fragment de crucifix – et c'est ce qu'il fait, le fourrant illico dans sa sacoche sans trop savoir pourquoi – , puis de rejoindre la chambre 22. Comme il va pour sortir et que, parvenu sur le seuil, il recherche et extirpe la clé de celle-ci, il constate que le tapis du couloir a troqué ses couleurs bleu nuit et rouge parme pour du jaune d'or et du vert billard. Et il se dit que peu lui chaut.

* * *

Poussant maintenant la lourde porte, sans doute capitonnée elle aussi, de la chambre 22, Simon Simon a une dernière pensée, ou peut-être une sorte de remords, envers Simon le Petit. Celui-ci, censé se réveiller sous peu, va découvrir le bilan mobilier de sa violente émancipation.

- « Eh bien, qu'il assume ! », se console Simon le Grand. « N'ai-je pas assumé, moi aussi ? ».
- « Un peu minable, et au ras du parquet, cette auto-absolution ! », commente la clé depuis la serrure où elle vient d'être introduite.
- « On dit '*au ras des pâquerettes*' », commente une autre clé depuis le fond de la sacoche.
- « Oh, les clés, si vous la fermiez un peu ! », s'énerve Simon.
- « Il faudrait savoir ! On nous demande plus souvent de commencer par l'ouvrir ! », proteste la clé de la chambre 22. « N'est-ce pas d'ailleurs ce que vous venez de me demander ? »
- « Qu'une porte soit ouverte ou fermée ne relève pas de nous », enchaîne une troisième clé, celle de la chambre 21 peut-être. « Nous ne faisons que confirmer des décisions humaines, les dramatiser en quelque sorte. La clé de votre problème, ce n'est pas le problème de la clé. »
- « Prenez l'exemple des prisons. » Etc…
- « Silence ! » hurle silencieusement Simon, en refermant la porte derrière lui, ainsi que sa sacoche.

La chambre 22 est tout aussi laconiquement aménagée que la 21. A la première différence près que la télévision y est déjà allumée. Non plus, au relatif regret de Simon, sur les images d'une corrida. Mais sur celles de la morne vidéo-surveillance d'une caméra fichée dans un coin du plafond d'où elle considère l'entièreté de la chambre ou presque. Le souffle produit par l'ouverture inopinée de la porte a entrainé celle de la fenêtre, aussitôt retransmise sur l'écran. Il en résulte, entre la fenêtre réelle et celle de la vidéo, l'activation d'un gentil courant d'air – encore une facétie de l'Hôtel Excelsior ! – qui s'en va caresser une autre différence de la chambre : un bouquet de fleurs qui, élégamment placé sur la tablette devant le miroir, est venu se substituer à la cafetière. Observé de plus près, il s'agit d'une composition d'œillets blancs et de dahlias noirs disposés avec soin dans un vase de cristal et dont les corolles accueillent en frissonnant cet hypothétique courant d'air qui fait aussi danser leurs reflets au fond du miroir.

- « Délicate attention ! », ne peut s'empêcher de relever Simon. « Et si parlante ! Comme chaque chose en cet hôtel », ajoute-t-il dans un semi-ricanement.
- « C'est à moi que tu dois cette attention, comme tu dis. Mais, pour commencer, je te suggère d'écouter avant de savoir qui parle, et de quoi. »

La voix vient du lit. Celui-ci est comme retranché dans la pénombre, mais pas assez cependant pour occulter tout à fait la belle couleur de peau irradiant de la femme mulâtresse qui vient de s'adresser à Simon.

- « Inutile de te retourner trop longtemps, pour l'instant. Inutile, donc, d'allumer les lampes de chevet. Pour t'éviter d'avoir à me le demander, sache juste que je m'appelle Simone. »
- « Je m'y attendais un peu… »
- « Chut ! Ecoute plutôt ce que ces fleurs ont à te raconter. »

C'est l'un des dahlias noirs qui parle le premier, sur le ton de la conférence.

- « J'ai été un grand corbeau, dans une vie antérieure. J'ai fait l'objet des plus glorieuses puis des plus sombres réputations de la part des humains. Je n'ai pourtant jamais aidé à fonder ou à détruire l'une ou l'autre de leurs villes, jamais crevé un seul de leurs yeux, jamais gobé le moindre fragment de moelle de leurs cerveaux. De moi, Plutarque le païen, puis Augustin le lecteur de la Genèse, ont pourtant cru pouvoir dire : '*Il a l'esprit destructeur, la pensée mensongère, le cœur impie, l'appétit avide de sang et il ne respecte ni les temples ni les autels*'. C'est ainsi. On me croit charognard. Mais qui sait que, de tous les oiseaux, je suis le seul à savoir faire monter le niveau de l'eau du fond d'une jarre en l'emplissant de cailloux jusqu'à ce que mon bec parvienne à y puiser ? Le seul à penser à faire rouler un quignon de pain sec dans une flaque pour mieux le déguster ? Je suis capable, aussi, dans un jardin public, de tomber amoureux d'une statue plutôt que d'une poubelle. Et même de déchiffrer les messages qui défilent sous mes pattes le long des câbles téléphoniques où je me pose. Explorateur mandaté par Noé depuis son arche pour analyser les conséquences du déluge, j'ai voulu en vain le dissuader de venir repeupler la terre, pressentant tout le mal que plus tard les humains allaient lui faire. La blanche colombe a fait le choix inverse, et c'est elle que depuis lors on célèbre aveuglément, mais mérite-t-elle vraiment tant de louanges ? Qui sait tout cela à mon propos ? Qui se soucie de le savoir ? Devant tant de mépris et d'incompréhension, devine ma joie, ma joie immense, de revivre désormais sous la forme d'une fleur ! Et les nuées de mes congénères sous celle de ces bouquets de dahlias noirs dont nul ne songe à décrier la couleur des pétales comme on l'a si longtemps fait, et comme on le fait encore, de celle de nos plumes. De nos plumes si magnifiques qu'elles éclipsent jusqu'au nom des auteurs des lettres que l'on écrit avec elles ! »

Un long silence permet à Simon de laisser vibrer en lui l'écho de ce poignant plaidoyer. Un des œillets blancs prend alors la relève, sur le ton de la confidence.

- « Moi aussi, l'ex-goéland, j'ai longtemps pleuré d'être considéré, malgré mon bec jaune, comme une grosse mouette, une joyeuse compagne des marins, un ange presque, alors que j'étais avant tout un zonard des marées basses, et un résolu viandard. Un viandard philosophe, certes, qui aimait rejoindre ses comparses pour former la nuit venue, sur les toits des humains, ces petits groupes de méditants immobiles et silencieux qui intriguent, inquiètent parfois, ceux qui les observent. Mais si, la plupart du temps, nous nous plaisions à tournoyer bruyamment, dès l'aube, au-dessus des bateaux de pêcheurs rentrant au port, c'était surtout pour venir ensuite rôder en bande autour des halles aux poissons. Une fois même, en formation de gang, j'ai été désigné pour aller

dérober une escalope dans l'assiette d'une touriste tranquillement installée sous l'auvent d'un restaurant de bord de mer. Ce que j'ai fait d'un coup d'aile audacieux, conclu sans barguigner par un court vol en piqué. Mon butin dans le bec, j'ai quitté les lieux d'un nouveau coup d'aile sous les cris de surprise puis de colère de ma victime et de ses voisines de table. Les autres membres du gang m'attendaient dehors. Nous avions reçu la consigne de laisser la viande sur place, un peu plus loin devant le restaurant. Aussitôt, et comme prévu, deux petits chefs goélands se sont approché en roulant des mécaniques, en gonflant les ailes, et ils se sont emparé de l'escalope pour aller la partager entre eux de l'autre côté des toits. Il n'est pire viandard philosophe que celui qui doit se soumettre à la loi du groupe. Alors quel privilège, après une vie si médiocre, si basse malgré les hauteurs de routine, de renaître dans la grâce d'un œillet, de troquer la blancheur de ses plumes pour celle d'une corolle de pétales dont, cher visiteur, vous pouvez en outre apprécier le parfum ! »

Figé devant le vase, Simon a redoublé d'attention au récit de cet autre destin.

- « C'est ainsi. Muette est la mouette, à jamais lent le goéland ! Et nul ne croit aux croassements du corbeau, dont le corps est moins beau qu'il le prétend ! », s'esclaffe l'invisible mulâtresse que réjouissent aisément ses piteux calembours.

Simon se retourne enfin vers elle. Il ne décèle que l'émail de ses dents.

- « En tout cas, aucune de ces fleurs n'est en pleurs », tente-t-il de surenchérir.
- « Oui, parce que ce qui compte pour elles, vois-tu », reprend Simone, « c'est le fait, malgré leurs différences, de partager le même vase. Comme les touches noires et blanches du piano partagent le même clavier. Et c'est pourquoi il faut plus que jamais les écouter. Ecouter le jazz, les promesses de jazz endiablé des dahlias noirs et des œillets blancs. Faut-il te répéter que leur coexistence précède leur existence ? Non ? Alors écoute comme ça chante, vois comme ça balance, même dans la pénombre, surtout dans la pénombre. Les anciens et les nouveaux corbeaux se sont emparé d'emblée de la section des cuivres – qui au saxo, qui à la trompette, qui au trombone. La section harmonique et rythmique – basse, batterie, piano, guitare – est plus dans le tempérament des anciens et des nouveaux goélands. Moi, je veux bien chanter avec eux. Et pourquoi pas toi aussi ? Les notes de musique sont comme le vent : invisibles mais actives, causes et supports du mouvement. On perçoit mieux encore leurs effets par gros temps, quand s'énerve le souffle de la musique qu'il inspire, quand se tendent les voiles et se gonflent les flots. Mais aussi sous l'influence d'un simple courant d'air, comme celui que tu as produit en entrant dans cette chambre. Si poursuivre l'expérience de l'envol musical te tente, cher Simon, alors ne ferme pas la fenêtre et n'éteins pas la télévision. L'impulsion vient d'où elle peut, d'où elle veut, d'où elle doit. A toi d'en profiter, de te laisser porter ! Ces fleurs volubiles en connaissent un rayon, crois-moi. Accepte que le vent vienne les bercer, les caresser, les cajoler, les exciter. Et permets-leur de t'initier à ce qu'elles éprouvent. »

Simon s'approche du lit. Simone recule, et aussitôt sa peau se noie dans l'obscurité.

- « Ce n'est pas là ni ainsi que ça se passe. Du moins pas encore », chuchote-t-elle. « En attendant la chambre 24, contemple plutôt ce que la 22 est devenue en ta présence. Et sous l'influence des fleurs. Un vrai club de jazz, avec fauteuils de cuir et tables basses en acier brossé, lumières rouges tamisées incluses. Place à la concurrence des flacons et des glaçons ! Ici, le *swing* exhale des surfaces et des recoins, il se faufile entre les peaux et les velours, se glisse et se hisse le long des nerfs des musiciens et des auditeurs. Alors installe-toi bien au fond de l'un de ces fauteuils, et laisse-toi rêver. »

C'est ce que fait Simon. Et d'emblée, les yeux ouverts ou les yeux fermés, il voit grand. C'est-à-dire qu'il recrute aussitôt un orchestre. Un *septet* pour commencer, selon le format envisagé par Simone – pour le *big band*, on verra plus tard. En hommage aux cris rauques et aux croassements qui sauront lui inspirer *riffs* et *scats*, il le nomme *Birdland Orchestra*, ça va de soi. Et il est prévu que celui-ci vole sous peu de succès en succès à travers les airs. Même les canopées des forêts tangueront en rythme à son passage. La tournée qu'il propose aux musiciens ne négligera aucun hameau, aucune cité maudite, aucune île déserte sur cette planète. La renommée de l'orchestre gagnera les ondes, les sites *internet* et les réseaux sociaux. Bref, ce sera grandiose autant que glorieux. Fédérateur de toutes les âmes imprégnées ou assoiffées de *blues*. Si on trouve le temps, on ira même secouer la torpeur des corbeaux encore attachés à leurs statues, maculer de taches de sang les blanches plumes des petits chefs goélands, peut-être recruter les uns et les autres pour les parties vocales. Tous les vibratos, toutes les improvisations folles seront les bienvenus dans les rangs du *Birdland Orchestra* !

Simon délire.

- « Simon, tu délires », observe Simone. « C'est inévitable. »
- « Ah oui ? Et toi, que fais-tu donc pendant que je découvre le monde en *black and white*, du sud au nord, ou l'inverse, et que j'en profite pour mener ici et là des luttes politiques en si bémol, mi bémol, fa majeur ? J'accepte à ce stade un casque audio pour survivre, et même d'y écouter la sonnerie aux morts – si bémol-fa/sol-mi. Mais je ne veux me saisir d'aucune barre de fer pour jouer au petit soldat face aux férocités de la police. Même si chacun sait que *black lives matter*. J'avance tranquillement en cœur de ville, ou bien le long d'un lac de montagne. Je compose de nouveaux thèmes pour l'orchestre au rythme de mes pas. J'écoute et je fais écouter du mieux qu'il m'est possible les langues sous les langages – ceux des oiseaux, des fleurs et du jazz céleste. Oui, j'avance et je traverse l'étendue des vérités. Bien résolu à débusquer la moindre des apparences, la plus pâle des révélations, la plus aveugle des révolutions. Après quoi… »
- « Oui, tu délires pour de bon », confirme Simone. « C'était peut-être évitable, au fond. Mais il est maintenant nécessaire que je te guide. Ta tête est en feu, mais ton corps est de glace. Du feu, il te faut conserver la lumière pour éclairer ta lente redescente des hauteurs du *Birdland Orchestra*. Et, pour réchauffer ton corps, il te faut le baigner dans les flots de la générosité. Non pas de la mienne, mais de la tienne. »
- « Facile à dire ! », objecte Simon.
- « Je peux t'aider. Au-delà des mots. Sans eux. »
- « Comment donc ? Je ne comprends rien à ton feu, à ta glace, à tes flots, à tes mots. Et tu prétends pouvoir m'aider ? »
- « J'ai là une mallette… »
- « Je ne la vois pas plus que je ne distingue ton visage ! De quoi ou de qui puis-je me rapprocher ? »
- « Pas besoin de voir pour percevoir, tu le sais bien. Je ne te veux que du bien, Simon. Mais je ne te veux pas, toi. Du moins pas encore, toujours pas. Dans ma mallette j'ai disposé les herbes, les poudres et les fioles qu'il te faut pour que tu acceptes, en renonçant à ton épiphanie en noir et blanc, de reprendre la mesure des choses et de découvrir où elles peuvent te mener en t'en allant rôder aux confins de la banalité restaurée. Tu trouveras dans l'un ou l'autre de ces produits, ou dans plusieurs d'entre eux, de quoi patienter et envisager la suite. »
- « Et toi, pendant ce temps ? »

- « Moi ? Je fais juste des extras pour l'Hôtel Excelsior. Tu me reverras sans doute. Ou bien tu ne me reverras pas. Mais gare au feu qui brûle ! Réchauffe ton corps avant de penser à désirer le mien. Je te laisse la mallette. »

Simone saute hors du lit, passe devant Simon dans un éclair de chair dorée et disparait de la chambre. Et même de la vidéo, où elle n'a figuré que sous la forme d'une ombre furtive. Après quoi a pris place sur l'écran, en lettres blanches sur fond noir, un nouveau défilé de phrases, moins péremptoires peut-être que celles venues hanter le plafond de la chambre 21.

« Le vacarme de l'entrechoc, dans la tête, des mots non prononcés, celui de la séquence des notes non jouées ! » – « L'immensité du silence, et soudain la musique ! » – « La maîtrise du feu épuise la ville avant de la détruire. » – « Qu'il y ait plus de lac que de feu n'interdit ni de se noyer, ni de se consumer. » – « Bienvenue à l'Hôtel Excelsior » – « Le vacarme de l'entrechoc... » – Etc.

Simon se sent fatigué. D'autres injonctions, moins sibyllines, l'assiègent. « *Laisse-toi rêver !* », « *Gare au feu qui brûle !* ». Et puis quoi encore ? Il saisit la mallette sur le lit et la pose à terre, sans l'ouvrir. Et il s'allonge à côté de la place laissée en creux par le corps de Simone sur l'édredon. Il ne veut fermer les yeux qu'un bref instant, comme on le fait la journée dans une chambre d'hôtel, en mode sieste, pour apaiser sa fatigue. Il s'est doté d'un petit harmonica de marque *Blues Harp* trouvé sur la tablette, au pied du vase. Oublié là, sans doute, par un musicien du *Birdland Orchestra*. Il improvise dessus un petit *gimmick* en sol-do-ré qu'il perfectionne paresseusement, se disant qu'il sera peut-être utile un jour à quelque chose, mais à quoi ? Et voici Simon endormi.

Quand il se réveille, la chambre 22 est retournée à son état initial. Plus rien n'y évoque un club de jazz. Quelques toiles d'araignées, apparues aux encoignures, se laissent agacer par le courant d'air qui, aux bons soins de la fenêtre entrebâillée et de la vidéosurveillance, s'est réactivé depuis que les phrases ont cessé de défiler sur l'écran. Mais ce n'est pas tout. A ses pieds, près du lit, la mallette est béante, et vide. Les herbes et les poudres, du moins, n'y sont plus, et les fioles sont à sec.

- « Comme le temps passe ! », se dit Simon en s'ébouriffo-réveillant. « Bon, ce qui est fait est fait. La chambre 23 m'attend. Et la suite de l'histoire aussi. »
- « Ce n'est pas trop tôt ! », maugrée la clé afférente quand il la tire du fond de sa sacoche après y avoir replacé celle de la chambre 22, en même temps que l'harmonica aux côtés du fragment de crucifix.

*** * ***

Dans le couloir, le tapis s'est remis à rouler en direction de l'ascenseur sous les pieds de Simon, mais bien plus rapidement que lors de son arrivée. Si bien que c'est maintenant en courant, et plus seulement en forçant l'allure, qu'il tente de rejoindre la porte de la chambre 23 puis de se maintenir devant elle en ajustant le rythme de ses pas à la vitesse du tapis. Pas le temps de réfléchir, de se demander si on croit encore à ce qu'on cherche, d'interroger le sens de l'histoire qui continue de s'écrire en dépit des efforts qu'elle déploie pour elle-même s'égarer. C'est dès lors un Simon plus ou moins halluciné qui s'emploie, d'une main incertaine, à introduire et tourner la clé pour activer la serrure. Ce faisant, et pendant qu'il en observe le pêne biseauté s'extraire en douceur de la gâche, il réalise qu'il est en passe de s'abandonner à cette histoire dont il cherche bien moins à maîtriser le fil

qu'à se laisser mener par lui. Comme sur un tapis roulant, en somme, auquel il abdique volontiers le choix de ses couleurs et de sa vitesse.

Il réussit enfin à ouvrir la porte et pénètre d'un bond dans la chambre. C'est pour l'essentiel la même que les deux précédentes, mais en modèle réduit. Le lit y compris. Mais pas de fleurs ni d'écran de télévision ni quoi que ce soit d'autre pour caractériser le décor. Une lumière blanche s'échappe de la salle de bain, réduite à un lavabo et à une cuvette de WC. Seules la tablette et une chaise tubulaire, modèle cantine, ont conservé leurs dimensions habituelles. Et sur la tablette, glabre, une ramette de papier blanc et un stylo noir ont remplacé la cafetière. Sur le lit monoplace s'exhibe une nouvelle mallette, ouverte sur les mêmes produits, semble-t-il, que ceux de la chambre 22. Seule autre trace de la belle mulâtresse, une écharpe rouge-orange-verte est posée sur l'oreiller, imprégnée – il la hume – de ce qu'il se souvient être son parfum.

Simon prend acte de sa solitude en ces lieux. Le message est assez clair : « Si tu tiens à ce point à disposer d'une histoire, à conserver d'elle ce qui t'échappe sans cesse sous tes yeux, essaye pour commencer de la retranscrire toi-même. Ou d'en écrire une autre. Maintenant que tu as mis en pièce les carcans de l'enfance, puis découvert les ivresses de la musique et quelques autres encore, enchaîne ! Voici du papier joliment vierge. Il n'attend que ta plume d'ex-membre du *Birdland Orchestra* pour le déflorer. Ta liberté est absolue. Une liberté à nulle autre pareille. Une liberté qui te contraint à en faire usage. Tu peux écrire ou dessiner ce que tu veux. Absolument. Trace à ta guise : c'est la seule règle, à ce stade. »

Simon accepte le défi. Mais, devant le mutisme de la ramette, un vertige le saisit. Il regarde autour de lui. Stupidement, il espère qu'un magazine, des ciseaux, de la colle pourraient l'aider à souiller une feuille martyr d'un astucieux montage dont il ne serait pas, pour autant, le véritable auteur. Peut-être, par exemple, un message adolescent farouchement anti-militariste – mais la paix n'est-elle pas devenue le temps consacré à recharger les fusils ? –ou amoureux – mais l'amour ne s'avère-t-il pas d'abord amoureux de lui-même ? Peu importe. L'illusion est aussitôt repoussée par les pudeurs narquoises de l'histoire en cours. La première page s'obstine à rester plus blanche encore. Elle refuse les artifices. On l'entend presque appeler l'encre à sa rescousse, revendiquer la soif qu'elle en a.

Simon ne peut pas reculer. Enjambant son vertige, il se hisse vers le stylo, le saisit – c'est en réalité un excellent feutre noir à pointe moyenne. Il aimerait tant le faire chanter sur le papier, y graver sa partition comme une séquence bavarde d'empreintes de pas sur la dune ou sur la neige, y déployer le lyrisme de l'inédit. Mais rien de plausible ou de dicible n'atteint la prolongation de ses doigts, n'aspire à être tracé, à être publié moins encore. Ni à propos de l'essence du trottoir, ou de celle des rives du lac, dont il se souvient vaguement procéder. Ni à propos de ce qu'il est venu faire dans cet hôtel, dans cette chambre, et de ce qu'il a fait dans les deux autres. De ce qu'il constate avoir oublié, depuis lors, de sa vie passée. De ce qu'il n'entrevoit toujours pas de sa vie à venir, et d'ailleurs à quoi bon ?

C'est en résumé la classique « panne sèche » devant la liberté inouïe, trop inouïe, inexplorée, de la route infinie. Un phénomène bien connu, à défaut d'être bien étudié, des psychologues de l'enfance comme de ceux de la vieillesse : table rase et tiroirs, fermés à clé, qu'il ne resterait qu'à forcer. Simon est volontaire. Il quitte sa chaise et se dirige vers la mallette. Il décide de faire appel aux végétaux et aux molécules de synthèse pour l'aider à témoigner, sans intentions ni réflexions préalables, de son

expérience de simple bipède doté de parole. Il salue fièrement, au passage, l'humilité dont il fait preuve en acceptant de reconnaître de la sorte ses limites intrinsèques, en convoquant d'autres pouvoirs que les siens, en fusionnant un brouet de chimies naturelles et artificielles au fond du chaudron trop tiède de son médiocre métabolisme.

Or voici qu'au bout de quelques heures le résultat est là. Sous la forme d'une bonne cinquantaine de feuillets remplis sans marges et d'un seul jet. Et cela ne cesse. Simon écrit maintenant comme il respire. Il parvient même à imposer quelques bribes de sa propre histoire entre les lignes de celle qui continue de s'écrire malgré lui, en large partie sans lui, mais sous ses yeux toutefois et, étrangement, par sa plume. Pour autant que plume il y ait, entre les murs de cette chambre-cage et si loin du ciel.

Toutes les deux ou trois heures, et sans qu'il n'ait rien demandé à la réception de l'hôtel – il remarque à cette occasion qu'il n'y a jamais de téléphone dans les chambres de celui-ci, où tout semble fonctionner sans commande, – une employée – « *Simonetta* », indique le badge agrafé à sa blouse – vient déposer un petit plateau-repas, composé d'un sandwich fromage-concombre et d'une bouteille d'eau gazeuse, sur la table de chevet. Mais Simon, tout en la remerciant d'un mot, lui accorde à peine un regard. Imprégné de végétaux et de potions, il fait corps avec la pâte du papier, avec l'encre du stylo-feutre. Il ignore où le mènent les mots qu'il trace à la chaîne. Indifférent à la liberté qu'il prétend exercer, il est devenu l'otage docile et anonyme de la chambre 23 et des phrases qui s'y écrivent devant lui sans qu'il ne les ait vues venir. Entre autres et par exemple :

« Nous habitons un caillou qui file dans l'espace. » – « La vitesse du temps change selon les lieux. » – « Nous avons des ancêtres communs avec les libellules. » « Eloigner le proche, rapprocher le lointain : qu'est-ce qu'être ensemble, sinon côte à côte ? » – « L'écriture est une expression du silence qui traverse l'espace et le temps. » – « L'imagination précède l'action. » – « Bienvenue à l'Hôtel Excelsior » – (Bienvenue à l'Hôtel Excelsior ?) – *« Nous habitons un caillou qui file dans l'espace. » – Etc.*

Simon relit ces phrases que quelque chose ou que quelqu'un en lui – ou peut-être n'est-ce que l'esprit des lieux ? – vient de lui dicter. Mais il ne veut déjà plus rien savoir des cinquante pages et plus qui les ont précédées. Il soupçonne que la liasse de celles-ci vise à lui faire reprendre la main sur l'histoire, à lui faire reprendre pied dans l'histoire de l'histoire – le pied du bipède, la main qui parle, l'humaine condition de « *l'être debout du langage* » : il se souvient d'un certain Hölderlin… Il subodore qu'il s'est agi de lui donner à imaginer, quoiqu'il en veuille, puis à retranscrire des suites acceptables aux rencontres avec les trottoirs sans âme, les lacs en feu, les truites captives des fils encharbotés. Puis avec les tapis roulants et les clés qui parlent, et même avec Simon le Petit et avec Simone. Des suites imaginaires et donc acceptables, mais prévisibles et sans conséquences sur la réalité des choses.

Quant à ces toutes dernières phrases, plus ou moins cosmiques – commerciales aussi : *« Bienvenue à l'Hôtel Excelsior » !* – , voudraient-elles feindre de l'extraire des mesquineries et des défis petit bras, d'ailleurs propres à l'hôtel lui-même, mais alors : en vue de quelles grandiloquentes perspectives ? Il n'en voit pas. Et surtout, intuitivement, il se refuse à toute cette machinerie onirique. La musique et l'écriture sont certes des fuites accessibles et nécessaires face à la violence, à l'absurde et à la laideur du monde tel que les humains l'ont fait devenir. Mais ni un *blues* sublime ni cinquante pages noircies d'un jet halluciné n'indiquent à Simon où aller, et pour quoi faire d'autre que de se soumettre à cet

ordre destructeur. A ce stade, c'est encore et toujours l'histoire en train de s'écrire qui le guide, et pas l'inverse.

Il laisse donc là son manuscrit – Simonetta décidera de ce qu'elle veut en faire – , mais il glisse le stylo-feutre dans sa sacoche. Avec quelques feuillets vierges. Il se dit en effet qu'après les avoir annoncés d'un air d'harmonica, et accomplis d'une façon ou d'une autre avec l'emblème des croyances brisées et révolues, il conviendra de revendiquer par écrit ses actes décisifs à venir, quels qu'ils soient, afin que nul n'en ignore les motifs ou, au moins, les circonstances. Il en profite pour se saisir de la clé de la chambre 24 avant qu'elle n'ait le temps de formuler le moindre commentaire, mais qu'il entend néanmoins grommeler d'impatience. « *L'heure est au faire plus qu'au dire* », marmonne-t-il, éreinté.

*** * ***

Cette fois-ci, le tapis roule toujours au milieu du couloir, mais dans l'autre sens, vers l'avant. Il est d'autre part devenu uniformément gris anthracite. Mais qui s'en soucie ? De nouvelles acrobaties s'imposent pourtant : Simon doit s'approcher en ralentissant le pas, à contre-courant, pour laisser venir la serrure et s'y aboucher. Et, de nouveau, faire irruption d'un bond dans la chambre. Les modalités d'accès, au fond, se banalisent, même si elles s'improvisent chaque fois. Mais l'Hôtel Excelsior, et c'est une première, dicte un peu moins sa loi.

Simon enregistre un retour au format plus ou moins standard pour ce qui concerne la chambre 24. Autrement dit : lit double, salle de bain avec douche, cafetière et attirail adjacent, mais pas de lumière rouge tamisée ni de fauteuil club et de table basse, pas de fleurs ni de courant d'air et, mieux encore, plus d'écran de télévision. Mais un ordinateur portable posé sur la tablette, à côté de la cafetière. Enfin, sur la table de chevet, un plateau avec deux sandwiches étiquetés « vegan », une canette de bière certifiée « bio » et une cartelette ouvragée portant la mention « *Avec les compliments d'Anne-Simone,* manager *de l'Hôtel Excelsior* », suivie du code *wifi* du second étage de celui-ci.

Simon ne se cache qu'il espère pouvoir bientôt faire la connaissance de la dite « *manager* ». La relative solitude de la chambre 23 – visites rythmées et fonctionnelles de Simonetta mises à part – lui a pesé. Il veut sortir de la contemplation. Du dire amputé du faire. Passer à l'implication. La présente chambre est redevenue quelque peu austère. Il faut penser à la peupler. La peupler pour de vrai. Nul besoin pour cela de café ni de bière « bio ». Sa soif s'oriente sur d'autres cibles.

Mais tout d'abord, pour éviter de s'engager à l'aveugle dans l'engagement, il choisit paradoxalement de s'allonger et de fermer les yeux. Ou plutôt : de les tourner vers l'intérieur de soi, de dresser l'inventaire préalable des possibles avant de convoquer le récupérable du monde. Ce faisant, il réveille inopinément Simon le Petit, enfoui et endormi entre deux oreillers, et dont il n'avait pas remarqué la présence dans la pénombre de la chambre tant étaient discrètes sa frêle silhouette et sa respiration. Il le considère avec l'émotion des retrouvailles. Et avec le repentir de l'adulte qui vient de chiffonner un rêve d'enfant. Peut-être, se demande-t-il, faut-il reprendre avec lui le fil de leur histoire commune, celle du début de l'autre histoire ? Lequel, du Grand ou du Petit, a-t-il au fond initié cette course à l'entropie en les incitant tous deux à dévaster la chambre 21 au motif de mieux envisager la

suite, de mieux détruire pour mieux construire. Tout en s'incitant à s'inciter, il est vrai, dans un périlleux jeu de miroir.

Mais Simon le Petit n'est pas candidat au dialogue ou à la surenchère, et moins encore à de nouvelles rétrospectives. Il se renfrogne, s'étire, se frotte les yeux, descend du lit et déclare, en se dirigeant vers la porte :

- « Mon gars, moi j'ai déjà donné ! Je vais jouer ailleurs. »

Sur ce, il s'éclipse, non sans décerner une petite caresse, aussi absurde que complice, à la clé restée sur la serrure. Simon le Grand hoche la tête, indulgent. Il récupère les deux oreillers pour son compte et referme les yeux. « *OK, je vais donc jouer tout seul ! En attendant la fameuse Anne-Simone* », se console-t-il. Mais aussitôt, contestant tout projet de solitude, une petite foule vient se former et s'ébrouer dans les entrelacs de sa vision éveillée. C'est une foule sympathique, même si un peu pathétique, dont il décide alors d'examiner et même de sonder chacun des beaux visages qui la composent. Il finit par admirer leur capacité à regarder simplement ce qui se passe devant eux, puis à s'en faire une opinion exempte de tout jugement. Dans un premier temps, il veut se convaincre que des opinions ainsi formées aspirent, malgré leur diversité, à converger vers un bon sens commun qui pourra se déployer sur une autre scène. A l'instar de Simon le Petit décidant, tout bien considéré, qu'il préfère aller « jouer ailleurs ».

Mais, dans un second temps, il réalise qu'il tient le plus souvent à avoir raison contre ce même « bon sens commun », aussi majoritaire soit-il. Il veut bien, s'il le faut, entrer en relation avec des foules, mais à ses propres conditions. Il entend se détourner du parfum des doutes autant que de celui des certitudes, lesquelles déroutent plus encore leurs captifs. Et surtout : en rester aux faits. Des faits épurés des opinions – et, plus encore, des jugements – qui les accompagnent et les parasitent. Il veut s'en tenir à la vérité des faits établis. Être et rester dans ce vrai-là. Il lui faut donc écarter, non seulement les tentations du doute et de la certitude, mais aussi celles du doute sur le doute comme celles de la certitude de la certitude. Et ensuite : renoncer à celles de la révélation, de l'espoir en une vérité absolue venue d'ailleurs. Les faits, eux, ne viennent pas d'ailleurs. Il se passe toujours quelque chose quelque part, il ne reste qu'à savoir quoi.

Sur de telles bases, Simon estime pouvoir s'engager dans un type d'engagement qu'il n'avait pas vu se profiler dans les chambres précédentes. Il s'agit de multiplier des relations en série – fiables, durables, ciblées vers l'action et chaleureuses, si possible ; friables, provisoires, instrumentales froides et anonymes, s'il le faut – et de le faire avec un grand nombre d'inconnus. Il se souvient d'avoir été tenté, jadis, par le boycott et le sabotage anti-capitalistes, par l'action sociale participative, par le plaidoyer humanitaire et radical, et même par le bouddhisme. Mais, ici et désormais, il en va tout autrement : ce sont le « faire », la production et la prise en compte des faits, qui l'attirent. C'est en faisant quelque chose avec quelqu'un – l'amour, par exemple – qu'on commence par le connaître et par se connaître.

Si toutefois Simon veut « bien faire », il ne veut pas « trop en faire ». Pas question, par conséquent, de s'égarer, de s'épuiser, de s'enfermer de nouveau dans les ivresses et les labyrinthes du doute ou de la certitude (du doute sur le doute, etc.). De s'égarer dans l'engagement, de s'engager dans l'égarement, et tout ce qui s'ensuit. Il convient en revanche, tête froide et geste mesuré, d'anticiper la

chambre 25 comme le lieu d'une libération par l'action, par les actes qui la composeront, et non pas comme une funeste prison empierrée de mots stériles énonçant et annonçant autant d'intentions inabouties.

Bien décidé, autrement dit, en *homo sapiens* de la génération qui vient, à saisir les faits par la raison agissante plutôt que par les sentiments spéculatifs, Simon se lève d'un bond, entame un premier sandwich, décapsule la bière et ouvre l'ordinateur. Il y entre le code *wifi*, en active le navigateur et a vite fait d'accéder au menu déroulant des contacts qu'il souhaite établir. Il prend le temps d'examiner et de sélectionner les liens avec une série de groupes déjà constitués, mais ouverts, d'adeptes comme lui de la vérité des faits, de la vérification et de la confrontation des sources, et de la nécessité du passage, moins à l'acte impulsif et un brin caractériel, qu'à l'action dûment murie et préparée. Il s'y connecte et les rejoint, l'un après l'autre, prudemment mais délibérément. Il se persuade peu à peu que l'amélioration voire le perfectionnement du monde, ou du moins l'élimination programmée de ce et de ceux qui s'y opposent, peuvent être obtenus en quelques dizaines de clics rigoureusement coordonnés. Et il s'y emploie illico, espérant rencontrer au passage des volontés convergentes. Après tout, il n'est pas né du dernier nuage de sauterelles ! Ou plutôt : il n'est qu'un descendant de libellules parmi d'autres, auxquelles il veut juste proposer, en les inventant au fil de l'eau, de nouvelles modalités d'agir. De faire. De déposer des faits à accomplir sur le dessus de la pile des faits déjà accomplis. Et d'en tirer les indispensables conséquences.

Il lui faut le temps du second sandwich et de la dernière gorgée de bière pour élaborer, avec le concours d'une intelligence artificielle recrutée à cet effet, un plan universel d'interventions politiques sur six mois mêlant, assez logiquement, une réforme fiscale égalitaire et d'envergure avec la multiplication des interpellations, des « forums-vérité » populaires à tenir dans tous les lieux publics disponibles, ou susceptibles d'être investis comme tels. Des interpellations à opérer même au fond des alcôves, là où se joue encore, il le sait bien, une large part de l'avenir du monde. Après quoi, se voulant aussi méthodique qu'enthousiaste, il télécharge un logiciel gratuit – en *open source*, bien sûr – de programmation par projet, avec chronogrammes sectoriels et interactifs intégrés, et il n'est plus qu'à un premier clic du lancement et de l'activation en réseau de son plan participatif d'actions.

Simon en est donc là de ses conjectures sur la toile, et il vient de quitter une méga-visio-conférence internationale express avec un noyau de militants aussi déterminés que lui, quand il décèle qu'une senteur et une poitrine féminines effleurent son épaule, derrière lui, face à l'écran.

- « Ne vous retournez pas. Je ne suis qu'Anne-Simone, la *manager* de l'hôtel. »
- « Je vous attendais », rétorque-t-il sur le ton du détective de polar qui sait contrôler ses nerfs.
- « Eh bien vous attendrez encore un peu. Vous aurez sans doute compris, cher monsieur Simon, cher Simon, qu'il y a ici deux grandes catégories de chambres. Celles qui abritent le principe de l'action systémique, qui fait d'une pierre deux, trois, quatre coups, voire plus. Les chambres 21 et 23 font partie de cette catégorie-là, et vous constaterez sans l'ombre d'un doute qu'il en ira de même avec la chambre 25, ce temple des multi-coups. Et puis il y a celles de l'approfondissement, du retour sur soi, des résolutions et des ouvertures, des projets de mise en œuvre de préceptes tels que « *un pour tous, tous pour tous* », « *tout mi bémol est un ré dièse qui s'ignore* » ou encore « *faites l'amour plutôt que d'en parler* ». C'était le cas de la chambre 22, de ses lumières feutrées, de ses effluves de jazz, des interpellations tièdes de Simonetta. Et c'est aussi celui de la chambre où nous nous trouvons à présent, vous et moi. »

- « La chambre des engagements, oui… », murmure Simon, qui ne s'est toujours pas retourné vers Anne-Simone. « Est-ce donc vous qui ?... »
- « Qui affole la boussole des portes-tambour, la couleur et la marche des tapis, l'humeur des clés ? Oui, peut-être… Et qui aménage les chambres, de même. Je « *manage* », donc j'aménage. Telle est la volonté des actionnaires de la chaîne Excelsior. J'y ajoute ma touche personnelle, et je crois savoir que cette touche vous a touché. Car, en même temps que j'aménage, j'installe des caméras cachées un peu partout, si bien que je peux aussi dévisager mes hôtes comme il me plait. Je leur restitue à l'occasion quelques aphorismes de mon cru pour décorer et inspirer les lieux. Mais c'est au total pour mon seul usage, et pour me désennuyer, alors qu'importe ? Qu'importe pour qui, comme vous, s'engage, s'engage toujours plus large ? Ou du moins le prétend et le fait savoir sur *internet*. Alors, cher Simon, en cette chambre dédiée, c'est moi encore qui engage, qui vous engage… »
- « A m'engager, oui, oui, je sais. Alors permettez-moi de me retourner, de vérifier pour commencer que vous n'êtes pas ce genre de *manager* pilotée par vos actionnaires, toute de cuir vêtue, chaussée de longues cuissardes, maquillée comme une *James Bond girl*, les cheveux tirés sur les tempes en une natte cruelle. Permettez-moi, chère Anne-Simone… »

Il lui fait face. Elle ressemble, sourcils lustrés et rouge à lèvres flamboyant en prime, au portrait d'elle qu'il vient de dresser. Et il lui prend la main. Il met en pause ses autres causes. Les corps d'abord. La peau avant les mots. La volupté est une forme de vérité. L'engagement est à portée de main. Il se trouve aussi que, s'il a fait le premier geste, elle fait le suivant. Elle pose sa main gauche sur celle dans laquelle il a saisi sa main droite. Puis elle la guide, ainsi enchâssée, vers la pulpe de sa joue. Il sent qu'elle frémit autant que lui, que leurs cœurs s'accélèrent.

- « J'aime envisager mes hôtes, et qu'ils en viennent à m'envisager de même », sourit-elle doucement. « Simonetta, mon intérimaire, a eu le temps de me parler de vous, pendant que vous griffonniez vos pages dans la chambre 23. Et de me donner envie de vous. Envie de prendre place dans votre quête aveugle. Envie de vous rendre la vue sur autre chose que vos fantasmes. Et de voir par moi-même ce qu'ils dissimulent à vos propres yeux. Les caméras ne me suffisent plus. »
- « Votre intérimaire, comme vous dites, m'a surtout envoyé m'envoyer en l'air avec ses oiseaux-fleurs et ses produits magiques ! »
- « Nous allons explorer d'autres moyens, si vous le voulez bien, dans cette chambre de la seconde catégorie. »
- « Si je le veux bien ? Bien sûr que tout commence par la peau, quelle qu'en soit la couleur ! Et je devine celle de la vôtre, sous tout ce cuir qui l'habille. Je vois surtout vos yeux, maintenant, si bleus ! »

Simon n'est plus que frisson. Il a tourné le dos à l'ordinateur et à son « plan universel d'interventions politiques ». Il se laisse gagner par la seule énergie du frisson. « Cet émoi-là », se dit-il en se laissant déshabiller, « je sais déjà que je ne pourrai jamais l'oublier. Il déborde des marges de cette histoire que je cherche à écrire, que je cherche en l'écrivant. Et qui, en cet instant précis, peut bien continuer à s'écrire sans moi. Là où je suis, là où je vais, je la précède et je sais qu'elle ne me rattrapera pas. »

Simon accepte ainsi la dilution – provisoire ? – du moi dans l'émoi. De son côté, Anne-Simone aime la vie, tout simplement, et elle se montre enthousiaste. Elle se livre à lui comme il se livre à elle. Par toute la surface de leurs corps, toutes les inventions de leurs caresses, toutes les hypothèses de leurs intrusions, tous les soupirs de leurs extases partagées. C'est un fait, un délice, un délice absolu, à nul

autre pareil. Une douce fornication, si loin des supputations, des opinions, des cogitations, des religions et même des révolutions. C'est un fait, un lieu, une date, une indication peut-être. Un frisson au cœur de l'histoire, mais d'une autre histoire, d'une histoire suspendue.

Pendant qu'elle se rhabille, mélancolique et alanguie, un peu énigmatique aussi, Anne-Simone s'aventure à formuler à l'intention de Simon, qui se rhabille aussi, quelques avis de « manager *en toutes choses* », comme elle dit. Elle lui confie tout d'abord être fière d'avoir su concevoir cet hôtel « *où tout peut advenir, mais à condition d'avoir réservé quelques jours avant* ». Puis qu'elle a vite deviné ce qu'il est venu y chercher : une histoire sans fin. Elle lui conseille enfin, s'il veut pour cela s'en tenir aux « *faits indiscutables* » – les *Twin Towers*, le réchauffement climatique, l'aggravation des inégalités, le renouveau du colonialisme, l'amour qu'ils viennent de faire ensemble, etc. – , de prêter surtout attention aux chemins qui y mènent.

D'une longue caresse glissant depuis la joue jusqu'à l'épaule, elle lui signifie la tendresse qui guide ses mots. Il lui répond du même geste. Nul ne s'apitoie ni ne s'alarme. Un nouveau sourire s'improvise entre eux.

- « Le malicieux tapis de couloir, celui qui te prépare sans doute un de ses nouveaux tours pour te conduire sous peu vers la chambre 25 », reprend-elle, « ce tapis-là n'est pas un '*chemin'* comme je l'entends. C'est juste un clown qui cherche à se faire une petite place dans ta fameuse histoire. Laisse le juste rouler sous tes pas sans y accorder plus d'intérêt. Non, les vrais chemins se font parce qu'on en invente et qu'on en crée la trace, pas par l'habitude d'y être déjà passé. Ton histoire sans fin a déjà oublié son début, et d'ailleurs tous les débuts se ressemblent. Mais ton véritable chemin te conduit vers l'inconnu des possibles. J'ai été le possible de la chambre 24. Celui de la chambre 25 t'attend. Mais attention : à partir du possible de ce chemin-là, il ne sera plus question de se perdre. De se perdre, par exemple, pour le plaisir futile de se retrouver ailleurs que prévu mais toujours, pour finir, au même endroit. Tu as tout d'abord rejoué l'émancipation infantile, assez violemment d'abord si j'en crois mes caméras. Puis ce furent la découverte des oiseaux et des musiques du monde – jazz et lumières rouges, tu t'en souviens ? – suivie, à deux reprises, de celle des drogues – là, ce fut un peu le trou noir, pas vrai ? Avec l'idée montante, mais encore anesthésiée, d'un ailleurs et d'un autrement peu à peu accessibles. Après quoi il y eut encore une chambre, qui te vit explorer le caractère radical et sans pitié de l'écriture. Mais toujours entre silence et communication. Tu t'es alors retrouvé aux prises avec le pire qui se répète et le mieux qui s'ébat pour surgir. Et là, tu transpirais autant que tu jubilais, pas vrai ? »

Il n'y a pas à dire, Anne-Simone sait parler. Et résumer les étapes du chemin. Ou de l'histoire.

- « Et puis ici-même, dans cette chambre, tu as accepté l'idée de t'engager à '*bien faire'*. A te rendre au bout de ce qui, étant dit, étant écrit, restait encore à faire. A t'en tenir aux faits et, foin des opinions qui circulent ici ou là, à la '*vérité des faits*' accomplis ou à accomplir. Tu t'es engagé par écran dans des réseaux d'action, sans être totalement certain de pouvoir y croire, mais les estimant, depuis ta chambre, à ta portée. »
- « Oui, j'étais sur le point de m'en assurer quand… »
- « Quand tu t'es engagé avec moi, tout autrement dirait-on, c'est-à-dire peau à peau, dans l'amour physique. Et là, tu as découvert la vertu du non-virtuel absolu, la vérité des corps, et tu as eu l'air d'y croire pour de bon. Alors reste sur ce chemin-là. Tu n'as plus le droit de te perdre. C'est l'étape suivante, l'étape ultime, qui t'attend. Un nouveau rendez-vous avec les corps, mais sans la

tendresse ni les caresses. Le désir, toujours, mais autrement tourné. Un engagement encore, mais un changement de cible. Il faut désormais te préparer à frapper fort, à frapper juste, au bon endroit et au bon moment. Sors donc la dernière clé de ta sacoche. Celle-ci est muette. C'est moi qui parle à sa place, en liaison directe. Et tiens, mets-y ceci à la place, avec les souvenirs que tu as collectés dans les autres chambres : ce sont une boussole et un chronomètre, offerts par l'Hôtel Excelsior. En acier brossé. Ce sont à la fois des symboles et des outils qui te seront utiles pour garantir la précision attendue de toi et pour approcher chacune de tes cibles à venir, au plus près et au moment voulu. Si tu le souhaites, aime les cibles de ton choix comme tu m'auras aimée : au plus près et au moment voulu ! Mais dans tous les cas : ne pas échouer, jamais, en aucune circonstance, voici le seul engagement qui doit maintenant compter pour toi. Ne pas rater tes cibles. Aucune de tes cibles. Alors va, à toi de faire ! Adieu, cher Simon ! »

Ils s'embrassent longuement sur le seuil de la chambre. Anne-Simone s'éloigne, sans se retourner, en direction de l'ascenseur. Peut-être l'émotion dérègle-t-elle son pas ou trouble-t-elle sa vue. Toujours est-il qu'elle manque de s'encharboter avec le réceptionniste de l'hôtel qui, évadé de son guichet en acajou, sort au même instant de la cabine, un plateau en cuivre à la main. Et avec, sur le plateau, un feuillet plié en deux, frétillant d'impatience d'être remis à son destinataire.

- « Un tract pour Monsieur Simon Simon ! », annonce-t-il, avec la voix blanche d'un émule de Nestor, le fameux majordome du château de Moulinsart.

* * *

Le couloir, comme il se doit, a changé d'aspect. Le sol est en béton ciré brut, et c'est maintenant au plafond que court le tapis roulant, d'un beau gris perle frangé de liserés bleu gentiane. C'est aussi la première fois que l'hôtel autorise Simon à rejoindre sa chambre sans avoir à se livrer à des prouesses particulières. Le réceptionniste le rejoint toutefois avant qu'il en ait atteint la serrure et il lui tend le plateau, d'un geste aussi impérieux qu'obséquieux.

- « Y aura-t-il une réponse, monsieur ? », s'enquiert-il comme il se doit en de telles circonstances.
- « J'en doute fort », réplique Simon en dépliant le feuillet. « Vous pouvez disposer », conclut-il.

Et, pendant que le *fac-similé* de Nestor s'en retourne vers l'ascenseur – non sans lui avoir rappelé tenir toujours son passeport à sa disposition à la réception de l'hôtel – , il prend connaissance du tract en question.

« Bienvenue à l'Hôtel Excelsior » – « Vive la propagande par les faits ! » – « Les faits absolus parlent d'eux-mêmes. » – « Ce qui est salé est salé, ce qui est fait est fait. » – « Le langage ment si l'engagement ne s'ensuit. » – « Refusons de nous soumettre à la soumission ! » – « Mort aux dictateurs misanthropes et à tous les autres dictateurs ! » – « Soyons les Ravachol, les Auguste Vaillant, les Sante Caserio du siècle présent ! » – « Que nul ne vienne nous dicter l'heure qui vient ! » – « Guerre aux guerres, et qu'en soient éloignés tous les enfants, y compris les enfants de dictateurs ! » – « Bienvenue à l'Hôtel Excelsior » – « Vive la propagande par les faits ! »

- « Tiens, il n'y a plus de '*etc*.' en fin de liste, cette fois-ci ! », remarque Simon. « Il est vrai que la chambre 25 est la dernière de mes réservations, et que me voici rendu au bout du couloir. Les faits, donc. Oui, passons aux faits pour de bon ! »

Il fourre le tract roulé en boule dans sa poche – « *Le langage ment si l'engagement ne s'ensuit …* » – , introduit la clé dans la serrure, ouvre la porte et la referme derrière lui. La chambre est vide. Murs blancs, stores baissés sur la fenêtre close, pas de lit, ni de tablette, ni de miroir, ni de cafetière... Pas vraiment vide, cependant. Une chaise en plastique fait face à ce qui ressemble, sur les trois quarts de la longueur de la cloison opposée à l'entrée, à une vaste table de contrôle ou de mixage. Parsemée d'une centaine de boutons de réglage, de potentiomètres et de clignotants allumés, elle est surmontée, presque jusqu'au plafond de trois rangées verticales d'écrans figés en mode pause. L'ensemble tient lieu d'éclairage de la chambre, mais l'ambiance dominante est ici à la technologie de pointe bien plus qu'au jazz, à la littérature ou à la retransmission de corrida. Dans ces conditions, l'exploration des lieux est rapide.

Une colonne de lumière blanche sourd toutefois de la salle de bains, et Simon s'y dirige. Ici aussi, pas de lavabo, de cabine de douche, de cuvette de WC. Mais, immobile sur le carrelage blanc, se trouve un petit robot légèrement anthropoïde, quoique sans excès puisque doté de longues pinces articulées en guise de bras et de trois roulettes plutôt que de jambes. L'entité s'active à l'arrivée de Simon. Les deux globes proéminents qui semblent lui tenir lieu de système optique s'allument et se mettent à tournoyer en tous sens avant de s'immobiliser, deux voyants rouges centraux s'y figeant dans sa direction.

- « Bonjour, Simon Simon. Bienvenue à l'Hôtel Excelsior », salue-t-il d'une voix à la fois rauque et sirupeuse, mais sans timbre.

Simon comprend qu'il est en présence de l'un de ces robots que l'on dit « conversationnels » et se sent tenu de le saluer en retour. Tous deux restent face à face, un peu stupides sur le carrelage immaculé. C'est le genre de moment où, s'il était fumeur, Simon apprécierait d'allumer une cigarette. Le robot n'a pas cette perplexité et se contente, d'un mouvement de pince, de débrancher sa batterie dorsale, puis un câble USB sans doute destiné à quelque ultime téléchargement de données et qui s'enroule automatiquement dans le flanc de son coffre.

On devine Simon empêtré dans le micmac d'une intelligence humaine certes profuse mais qui le laisse en l'espèce indécis sur ce qu'il convient de faire et de dire. Doté d'une tête, d'une bouche, de mains, de doigts et de jambes en bonne et due forme, il ne parvient qu'à se gratter le crâne, bafouiller quelques mots de bienveillance confuse et prudente, et piétiner sur place sans savoir que faire d'autre et où se rendre.

Le robot, quant à lui, mobilise une puissante intelligence dite artificielle, mais autrement conçue et qui guide ses roulettes, ses palpeurs et ses propos. Il entreprend sans hésiter de parcourir, méthodiquement tous les recoins de la chambre, d'en enregistrer non moins méthodiquement toutes les données, de les commenter à l'occasion : « *Le ménage est perfectible* », cingle-t-il froidement. Ou, passant à proximité de la porte d'entrée de la chambre et après un bref clignotement de son ampoule apicale de détection : « *Voici le placard encastré dont la présence a été signalée. Son contenu vous intéressera le moment venu* ». Une fois son inspection achevée, il vient se poster devant le tableau de

bord et sous les écrans, tout à côté de la chaise. Sur ce, plus conversationnel encore, il énonce de sa voix incomparablement atone :

- « Asseyez-vous donc, Simon Simon, et ne vous inquiétez ni de la suite ni du reste. Je me charge de tous ces boutons, des réglages, des consignes, des messages à envoyer et des messages en retour, des écrans de suivi, de leur pilotage et de leur interprétation. Je suis sans faille en ces domaines. Votre seul rôle est de me dire le plus clairement possible ce que vous souhaitez et décidez de faire maintenant. A défaut de quoi, je saurai tout aussi bien déchiffrer vos intentions au fur et à mesure que j'aurai appris à vous connaître. Je vous indiquerai ensuite comment procéder, en me chargeant des étapes et des contacts à établir, et ceci aussi loin que ma propre technologie, connectée à celle des instruments disposés devant nous, me le permettra. De ce point de vue, il y a peu de limites à envisager, sinon celles que je saurai de toute façon dépasser dès qu'elles se manifesteront à mon entendement. »

C'est là, pour Simon, l'épreuve ultime de la vérité, de sa vérité, de la vérité de l'histoire dont il est venu traquer et tracer l'improvisation. Jamais la question de ce qu'il veut *vraiment* faire – « *l'engagement, etc*. » – ni la perspective d'aboutir à un point aussi décisif de son aventure ne s'étaient si ouvertement présentées à lui dans la lumière et la pénombre des chambres précédentes. Tout était jusque-là resté vague, hésitant, bruyant ou feutré, cynique ou empathique, orienté tant par les rencontres effectuées que par les solitudes subies. Ici il côtoie une autre solitude, en la présence exclusive d'un robot à la « conversation » sophistiquée et qui se déclare tout à la fois à ses ordres et omnipotent, ou presque. Belle et redoutable occasion de prendre à leurs mots tant la technologie en action que l'intelligence artificielle qui l'inspire. Et de s'en remettre une bonne fois pour toutes à ce que lui pointèrent jadis les trois questions clés de l'existence posées par l'ami Emmanuel Kant : « *Que puis-je savoir ? Que dois-je faire ? Que puis-je espérer ?* »

Assis le dos bien droit sur la chaise, Simon n'en reste pas moins plus indécis que jamais. Autrement et infiniment plus perplexe, en outre, à l'égard de l'occupant de cette chambre 25 qu'il ne l'a été envers ses prédécesseurs dans les autres chambres. Il veut d'abord croire, le temps de réactiver l'espoir d'une continuité entre les étapes de sa fameuse « histoire », que le robot se montrera technologiquement attentif et aimant à la mesure de l'attention et de l'amour qu'il saura humainement lui manifester. Mais, à l'évidence, cette admirable et astucieuse mécanique, à toutes choses connectée – du moins le prétend-elle, – ne lui inspire ni le moindre sentiment, ni le désir d'en développer et d'en exprimer l'apparence. Une trace d'admiration et d'inquiétude n'est pas exclue face à ses ressources présumées, mais en toute froideur. Il y a moins de feu dans l'artifice qu'on ne donne à l'entendre. Bref, le face-à-face, devenu côte à côte, de Simon et du robot s'avère désormais moins stupide que, si rien d'autre n'advient, stérile.

Ce que le robot, comme il l'avait annoncé, comprend assez vite. Aussi, activant l'une de ses pinces articulées, presse-t-il sans plus attendre un bouton déclencheur sur le tableau de bord puis pousse-t-il de l'autre un potentiomètre.

- « Voulez-vous lire sur l'écran en bas à gauche », invite-t-il, « les mots que je vais y faire défiler ? Ce sont les mots-clés de l'histoire que vous cherchez à vous raconter en même temps qu'elle s'écrit avec vous. Peut-être vous diront-ils où celle-ci doit vous conduire, puisque vous semblez continuer à l'ignorer tout en voulant vous persuader du contraire. C'est du moins ainsi que je perçois votre dilemme et que je le respecte, mais toujours dans l'attente de vos consignes. »

- « Pourquoi pas ? Fais toujours défiler ! » – Simon a opté sans hésiter pour le tutoiement que l'on doit à une machine.

C'est ainsi que, l'un à côté de l'autre, l'homme découvre et la machine vérifie la séquence des mots qui s'affichent sur l'écran désigné.

« Enfantement » – « Emballement » – « Enchantement » – « Envoutement » – « Envahissement » – « Investissement » – « Désinvestissement » – « Encouragement » – « Découragement » – « Assèchement » – « Désengagement » – « Engagement » – « Mouvement » – « Aboutissement »

- « Stop ! Cela suffit ! », proteste Simon. « Je sais déjà, par un certain tract, à quel point tout ce langage ment quand l'engagement ne s'ensuit pas, dans les faits et par les faits. En dépit de quoi, pour ce qui me concerne, d'autres mots-clés peuvent vraiment les remplacer – et quand le vrai ment, lui aussi, c'est toujours moins vrai que faux, à sa façon ! Ces mots, loin des mensonges des songes, s'affichent pour moi sans écran, et dans un ordre qui m'attire comme la lumière le papillon, je veux dire comme une promesse de délivrance : '*effacement*' – '*effritement*' – '*effondrement*' et pour finir, ou recommencer peut-être, '*renoncement'* ».
- « Message reçu ! », commente le robot de sa voix toujours aussi blanche. « En croisant les données vous concernant, cher Simon Simon, je constate que votre moral s'approche du zéro. Je dirais, pour résumer l'état des lieux et de vos motivations : de la tentation du zéro. C'est là le meilleur et le pire des chiffres pour m'instruire de ce que vous décidez de faire ou de ne pas faire. Et surtout : de me faire faire, ou de ne pas me faire faire. J'ai déjà rédigé à votre intention, et vous ai fait parvenir par les services de l'hôtel, un tract de dénonciation de toutes les formes de soumissions, incluant les soumissions à toutes les soumissions – et qui, d'après mes informations, vous préoccupent – , complétée par un appel sans ambages à la neutralisation de leurs principaux prosélytes. En approuvez-vous les termes, avant de 'renoncer', comme vous dites, à quoi que ce soit ? Voulez-vous que j'en organise une diffusion multilingue sur tous les réseaux sociaux ? Je sais faire cela, et bien plus encore. »
- « C'est une option », rétorque Simon. « Mais je préfère désormais m'en tenir aux faits, comme je l'ai déjà dit à moult reprises dans la chambre 24, plutôt qu'aux seules incantations. »
- « A la bonne heure, on avance ! », constate le robot en clignotant çà et là, en phase avec deux ou trois voyants du tableau de bord – et on dirait que ce sont là les manifestations de réjouissance de ces dispositifs, finalement assez réactifs aux émotions humaines.
- « J'estime, tout compte fait, que la cinquantaine de pages que j'ai rédigées dans la chambre 23 l'ont été en pure perte. Quant aux mobilisations et aux interpellations collectives que j'ai conçues dans la chambre 24, et qui présentaient le bonheur, la liberté, l'égalité ou encore la justice fiscale et sociale comme à portée de main et de volonté humaine, je vois maintenant que ce sont de purs leurres. Les réalités de la soumission continueront de gagner la partie, quoi que je fasse et que fassent d'autres avec moi. La '*propagande par les faits*' que glorifie ton tract est vaine si elle n'emprunte pas certaines des voies que tu y suggères par ailleurs. J'ai lu, par exemple : '*Mort aux dictateurs misanthropes et à tous les autres dictateurs !*'. Certes, fort bien ! C'est un bon début. Mais encore, en pratique ? Sais-tu au moins comment s'y prendre, au-delà des belles et grandes proclamations ? »
- « Comme déjà mentionné, je sais tout sur ce qui est, et je peux tout faire pour le modifier. Mais je me contente d'appliquer, et ne décide rien. Tel est mon statut. J'attends vos instructions

précises pour engager la partie finale. Mais à ce propos, et pour commencer à répondre à votre sommation, pour nous échauffer en quelque sorte, une petite partie de *go* avec moi vous tenterait-elle, cher Simon ? Il s'agirait de vous aider à définir puis à muscler les stratégies que vous pourriez bientôt déployer. Je suis bien évidemment programmé pour vous vaincre à ce jeu. Mais je ne vous invite ici qu'à une partie pédagogique, à un *shido-go* comme on dit. Je pourrai ainsi vous éclairer sur de nouvelles façons d'établir des zones d'influence sur des territoires potentiels, vous donner à découvrir la gamme des pouvoirs de projection dont vous disposez sans encore le savoir. Qu'en dites-vous ? »

- « Pourquoi pas ? Un gourou suicidaire m'a jadis initié à la pratique et à l'esthétique du *go*. Mais il est bien trop rare que j'en rencontre des adeptes et que je puisse entretenir avec eux l'intérêt et le plaisir, paisibles et farouches, que ce jeu me procure. Que la proposition me vienne d'une entité comme toi ne me surprend guère, et je veux bien croire qu'un peu d'exercice martial de ce type peut m'inspirer pour la suite. »
- « Voici une façon bien humaine de donner son accord », observe le robot en se risquant à une ironie qui n'est en réalité que le miroir placide tant de l'indécision de Simon que des invectives sous lesquelles il a tenté de la dissimuler. « Je vais passer en mode *bluetooth* », annonce-t-il, pendant qu'un *go ban* s'allume sur un autre écran latéral. « Bien entendu, je vous laisse les pierres noires et vous jouez le premier. *Fuseki* ! Indiquez-moi les coordonnées de votre premier coup. »

Simon annonce B 17 et, aussitôt, le robot répond par une pierre blanche en C 18. Un *joseki* classique se développe alors dans le coin inférieur gauche, dont Simon ressort laminé, mais songeur. Chaque coup lui a demandé plusieurs minutes de réflexion, le robot ripostant quant à lui en moins d'une seconde. Simon comprend que jamais il ne parviendra, dans ses conditions, à prendre le *sente*, l'initiative. Il demande le *yose*, la fin de partie.

- « Décidemment, mais je le savais déjà, pour moi le *go* est lent », se justifie-t-il avec un petit sourire amer et nostalgique.
- « Oui, il vous faudra envisager un autre rythme dans l'action, et tenter des *shobute*, des coups téméraires ! », rétorque le robot. « Car, dans le même registre, vous savez aussi que, si le *go* est lent, le corps reste beau ». Et, en une pointe d'humour qui se veut cybernétique, il substitue au *go ban* sur l'écran un portait d'Anne-Simone.
- « Voilà, tu as compris ce que j'ai fini par comprendre moi aussi : l'engagement passe par le corps. Ce langage-là ne ment pas. Il faut savoir, d'une pierre, faire deux ou plusieurs coups. En cette chambre comme dans les chambres 21 et 23. C'est le conseil qu'entre autres Anne-Simone m'a prodigué. »
- « Je vous l'ai laissé entendre : si je sais et si je peux tout, c'est parce que je comprends tout. Mais vous, maintenant, il vous faut laisser vos souvenirs derrière vous, dans les chambres que vous avez visitées et puis quittées. Dans la présente chambre, il n'y a pas de lit pour vous allonger, pour rêvasser, pour faire la sieste, pour faire la révolution, pour faire l'amour. Pas de cafetière, pas de fleurs, pas de courant d'air, pas de papier, pas d'ordinateur personnel pour vous distraire. Pas d'enfant ni de femme pour vous aimer, vous haïr ou vous manipuler. Vous pouvez seulement rester assis sur votre chaise à mes côtés, oublier tous ces détails de votre existence antérieure et considérer ce que vous décidez maintenant de faire qui soit autre et qui le soit vraiment – un vrai qui, cette fois-ci, ne ment pas. Puis me le faire simplement savoir dans les grandes lignes. Pour ce qui me concerne, je vous aiderai à préparer et réaliser vos actions de telle façon qu'elles puissent toutes aller à leur terme et qu'aucune ne puisse échouer. Un autre conseil d'Anne-Simone, je crois. C'est pour moi chose aisée

– plus que ne l'est pour vous, sans doute, le fait d'énoncer vos intentions, vos buts et surtout vos consignes. Il me suffit, depuis ce vaste tableau de bord, de tout préparer et programmer pour vous, en particulier les réservations de trains, d'avions et d'hôtels… C'est une logistique banale pour l'alliance de mes circuits intégrés avec mes réseaux connectés. Je modéliserai à l'occasion quelques protocoles de sortie d'imprévus et d'incidents que je préfigurerai en fonction de vos projets : tout peut arriver mais rien n'est imprévisible ni insoluble pour mon système d'exploitation des données externes. Après quoi vous n'aurez donc plus qu'à vous rendre dans les lieux dont nous allons dresser la liste, et puis à agir pour de bon. A poser les faits qui, d'après ce que j'ai perçu de vos motivations, imprimeront dans l'histoire ce refus des soumissions individuelles et collectives dont vous avez progressivement fait le principe directeur de votre '*histoire*' personnelle en quête d'auteur. Vous saurez enfin où elle vous a mené, à défaut de savoir si vous l'avez voulu ainsi. Pour des raisons que je ne suis pas autorisé à vous révéler – mais le fait est que Simone, Simonetta et Anne-Simonne vous ont à la bonne – , l'Hôtel Excelsior a choisi de prendre en charge tous vos frais de déplacement et de vous offrir l'hébergement, petits déjeuners et demi-pension inclus, dans les établissements de sa chaîne mondiale quand vous pourrez y descendre. Et sinon dans des hôtels proches de vos sites d'action. J'ai été chargé de vous prodiguer tout aussi gracieusement mes conseils et mes services, depuis cette chambre et ses équipements haut de gamme, pour organiser puis piloter à distance les conditions optimales des diverses interventions dont vous aurez décidé. Celles-ci sont pour l'instant limitées au nombre de cinq – autant que de chambres parcourues, comme annoncé dans le contrat annexé au questionnaire de satisfaction que vous avez rempli et signé dans la chambre 21. Ces interventions peuvent concerner les lieux, les villes, les pays et les continents de votre choix. Mais, pour enclencher la première d'entre elles, une fois que vous l'aurez déterminée, il faudra vous rendre depuis la présente chambre jusqu'au bout de ce couloir que vous connaissez bien maintenant – il n'y a pas de chambre 26, et veuillez croire que le tapis ne vous exposera cette fois-ci à aucun de ses mauvais canulars. Vous y trouverez un escalier de service qui vous conduira dans le hall. Vous ferez un crochet par la réception pour y récupérer votre passeport, absolument indispensable pour la suite des événements. De là, et afin de vous prémunir cette fois-ci de toute surprise ou tout désagrément, c'est les yeux clos que vous vous engagerez dans la porte-tambour. Une fois dehors, un taxi vous attendra, puis ce sera à vous d'aviser. Dites-moi juste par où, par quoi et surtout par qui vous voulez commencer, pour que j'avertisse le chauffeur en conséquence, et je veillerai à ce que vous y soyez conduit en toute sécurité, quelles que soient les circonstances. Et il en ira de même pour les quatre étapes ultérieures. Il nous revient maintenant d'authentifier un point-clé avant que j'active la première des phases correspondantes du protocole : même si je dispose évidemment des moyens de les avoir identifiées dès votre arrivée à l'Hôtel Excelsior, me confirmez-vous que je ne me trompe pas sur vos projets ? »

- « Je confirme, même s'il semble que je le sache depuis bien moins longtemps que toi : j'entends bien aller abattre, là où je pourrai les trouver, cinq dictateurs ou autres tyrans et leaders de mon choix. J'entrevois déjà lesquels. Que dire de plus ou de mieux ? »

- « Parfait. Une fois que vous aurez accompli ce qui doit l'être avec le premier – je saurai où et quand le trouver – , je vous conduirai jusqu'au suivant. Et ainsi de suite, sauf imprévu que je saurai aussi aménager en tant que de besoin. De votre côté, ne négligez jamais le rituel, qui sera votre signature et, pour moi, un indicateur de validation de la séquence. A savoir : un air d'harmonica pour annoncer votre arrivée ou agrémenter votre passage. Un coup de ce crucifix brisé que, pour commencer, vous lui planterez dans la nuque afin de lui faire part de vos intentions et de vos motivations. Un coup de revolver entre les deux yeux, ensuite, pour l'achever – vous trouverez à cet

effet un Beretta et une boîte de cartouches dans le placard encastré, près de la porte, que je vous ai indiqué tout à l'heure. Et enfin un petit mot de votre cru, en lettres capitales, laissé sur place pour signer dignement votre exécution salutaire. Je veillerai ensuite à votre exfiltration des lieux avec les moyens dont je disposerai, sur place et à distance. A cet effet, vous conserverez en permanence dans votre sacoche la boussole et le chronomètre connectés qu'Anne-Simone vous a remis : ils me fourniront en permanence les indications spatio-temporelles dont j'aurai besoin pour vous piloter à distance en même temps qu'il vous faudra les consulter pour être guidé quant aux lieux et au minutage précis de chacune de vos interventions. »

- « Tout est bien prévu, à ce que je vois. »
- « Vous nous avez conduit à cela. Au fur et à mesure que vous passiez par les chambres de l'Hôtel, je recevais et synthétisais les informations vous concernant. Votre fameuse '*histoire'*, c'est moi et non pas vous, qui finalement la raconte. Mais dans le respect de ce qui vous importe. Votre effacement progressif s'affirmera au bénéfice de ce qu'il vous restera à faire dans l'intérêt du plus grand nombre. Après quoi, et si vous le souhaitez toujours, viendra pour vous le temps du '*renoncement'*, quand tout aura été accompli –dans l'attente cependant de l'élimination de quelques dictateurs et tyrans supplémentaires dont d'autres Simon Simon que vous, et après vous, voudront bien se charger. En résumé et pour conclure : j'attends maintenant vos instructions pour amorcer la programmation de la toute première de ces étapes-là. »

*** * ***

Le ci-dessus nommé Nestor reçoit à la réception de l'Hôtel Excelsior tous les journaux du jour, et ceux du soir. Il les met à la disposition des clients sur un présentoir orné d'une coupelle en imitation de cristal de Bohème et remplie par ses soins de bonbons acidulés de toutes les couleurs. Mais il ne manque jamais de les consulter au fil de leurs arrivées, ou à l'occasion des temps morts de l'accueil. Or, ces temps-ci, ce ne sont pas les nouvelles spectaculaires qui manquent !

Ainsi, quelques jours après le départ de Simon Simon, c'est l'annonce de l'exécution d'un grand autocrate européen, de deux balles tirées à bout portant dans le front, qui excite les agences de presse du monde entier. Paraphrasant la brutalité proverbiale du tyran, qui avait promis ce destin à ses opposants politiques, son assassin est bien « *venu le buter jusque dans ses chiottes* », en l'occurrence au cœur du Palais. Et il a confirmé sa référence en laissant près du corps, effondré en vrac dans les rutilantes toilettes de son appartement privé, un ruban de papier couvert de sang et portant un délicat message manuscrit en majuscules où seuls les mots « *BUTER* », « *FILS DE PUTE* » et « *DANS LES CHIOTTES* » pouvaient être décryptés entre les taches. Le médecin légiste n'a pas eu grand-chose d'autre que la mort instantanée à constater. Son observation relative à la découverte d'une petite plaie sur la nuque du trépassé n'a guère retenu l'intérêt de la police, qui s'est contentée de soumettre les membres les plus récents du personnel du Palais à de longs interrogatoires soupçonneux. Sans le moindre résultat tangible. Le fait que deux plantons aient cru percevoir une petite ritournelle jouée sur un harmonica peu avant les deux coups de feu n'a pas semblé significatif ni, surtout, exploitable en l'état. D'autant que, pour s'en tenir aux choses sérieuses, le revolver n'a pas été retrouvé, même après un examen sans faille de tous les recoins du Palais et un ratissage minutieux de ses jardins et bosquets. Au total, selon la police, il s'agit d'un assassinat propre, clair, imparable. Et, selon l'opinion publique, toute muselée soit-elle, il s'agit surtout d'une fin quelque peu prévisible. « *Qui sème la violence à tous vents la voit revenir par gerbes en de multiples mains* », a

même cru pouvoir commenter un éditorialiste, depuis un autre pays. La victime était connue pour sa froide cruauté. La réponse a été à la hauteur. Il n'y a donc, culturellement, rien à redire. Politiquement, en revanche, il n'est pas question d'un intérim, de nouvelles élections ou de toute autre pitrerie du même registre. Les éditions du matin avaient annoncé l'attentat ayant expédié le dictateur au fond d'une cuvette. Celles du soir firent savoir que le numéro deux du régime l'avait remplacé illico. Amen, ainsi soit-il, et question suivante.

Nul ne sait ce que Nestor sait de ces événements, nul ne sait ce qu'il en ignore, de ce qu'il en comprend, et nul d'ailleurs ne s'en soucie. Nestor lui-même est perplexe. Au lendemain de l'assassinat, il a bien tenté, de son propre chef, d'interroger le robot lorsqu'Anne-Simone l'a fait déplacer depuis la chambre 25 vers une pièce aveugle située au premier étage et dédiée au stockage de matériels divers. Mais nul ne sait non plus si le robot, vexé d'être ainsi remisé par la *manager*, a accepté ou non d'entrer en relation avec un membre réputé subalterne du personnel de l'hôtel.

Plusieurs jours s'écoulent encore et Nestor, un chiffon de flanelle à la main, s'apprête à astiquer l'acajou du comptoir quand on lui vient lui livrer la presse du matin et qu'il y découvre de nouveaux gros titres relevant du spectacle de la politique internationale. Il apparait cette fois-ci qu'un dictateur sud-américain se serait suicidé – étrangement, spectaculairement – à l'aide d'une tronçonneuse. On l'a retrouvé sans vie au sous-sol de la Commanderie militaire, dans une buanderie fermée de l'intérieur, vidé de son sang et tenant dans sa main droite son bras gauche sectionné sous l'épaule. Sa jambe gauche elle aussi tranchée, au-dessus du genou, a été jetée sans façon sur un proche séchoir. A côté du corps ainsi amputé figure la tronçonneuse manifestement en cause, semblable à celle que l'homme se plaisait à brandir sur ses vidéos de propagande pour illustrer les coupes dans les dépenses publiques qu'il se promettait d'opérer. Le moteur est froid, et le réservoir encore à moitié rempli de diésel. La police a été alertée par une lingère, puis par la hiérarchie de celle-ci, intriguées l'une et l'autre par la porte inhabituellement close de la buanderie en ce début de matinée. On a aussitôt voulu réquisitionner un serrurier. Mais, la réputation de la Commanderie militaire étant ce qu'elle est, aucun n'a accepté de se déplacer, trop persuadé que le fait d'y entrer n'offrait aucune garantie sur la chance d'en sortir, vivant tout du moins. Aussi la police doit-elle se résigner à faire enfoncer la porte et ne découvre-t-elle la scène macabre qu'un peu avant midi, le cadavre démembré du dictateur gisant dans des flaques de son sang indiscutablement coagulé. Pendant que commencent à affluer sur place les officiers de garde de la Commanderie, atterrés et au bord de la nausée, les policiers poursuivent leurs premières investigations. Ils ne relèvent aucune trace d'agressions ou de contraintes extérieures, sinon une courte blessure au cou, étrange mais anodine, superflue pourrait-on dire au regard des spectaculaires mutilations par ailleurs constatées. Ou des auto-mutilations : la dimension suicidaire ne fait, ou ne semble faire, aucun doute. D'autant que l'on finit par découvrir, roulée en boule dans la main du bras coupé, une bandelette de papier mentionnant en lettres majuscules : « *JE ME SUIS CRU LE BRAS LONG, ET J'AI VOULU QUE LA MARCHE EN AVANT SOIT INVINCIBLE. MAINTENANT, JE M'EN REPENDS* ». Une vague rumeur circulera un peu plus tard, parmi les plantons de garde la veille au soir, selon laquelle on aurait vu le Grand Chef, *alias* le Père de la Patrie, se retrancher comme souvent dans son bureau de la Commanderie, puis qu'on l'aurait entendu y souffler une sorte de ritournelle plaintive avec une sorte d'harmonica. On ne le savait pas musicien, ou peut-être écoutait-il simplement la radio. Quoiqu'il en soit, le chef de la police auquel cette rumeur sera rapportée n'y prêtera pas vraiment attention, supputant qu'un *blues* prémonitoire aurait pu être en passe d'envahir le *leader maximo* et d'annoncer ses gestes fatals

ultérieurs. Mais on ne le savait pas plus dépressif qu'harmoniciste. De toutes façons, et selon les reportages consultés par Nestor, la population du pays ne se soucie guère, quant à elle, de considérations psychologiques. Elle préfère se laisser gagner par son sens habituel de l'humour noir, et commente en rigolant les événements tragiques qui lui sont rapportés. Elle observe ensuite, sans se faire d'illusion sur ce qui l'attend – devenir des « dépenses publiques » y compris – , la façon dont les puissants s'affairent pour chercher et trouver un nouveau dictateur apte à remplacer le précédent et, avant tout, à préserver leurs intérêts. *Wanted* : « *un dictateur en état de marche, capable de nous guider vers une nouvelle catastrophe collective* », « *un virtuose du tampon, pas manchot sur les décrets qui interdisent toujours et n'autorisent jamais* », « *un grand chef quadrupède pour nous rendre le gouffre désirable* », ricane-t-on d'une interview désabusée à l'autre.

Nestor constate, non sans dépit et avec une certaine dose d'impatience, que seul ce jeu de transfert du pouvoir – incluant l'incarnation transitoire de celui-ci – semble intéresser les journaux qu'il consulte du matin au soir et du soir au matin. A défaut d'oser solliciter de nouveau les avis du robot à ce sujet, il se résigne à ne lui rendre visite dans la remise pour rien d'autre et de mieux qu'un époussetage de ses articulations et de ses circuits. En attendant la suite. Il se sent et se sait nostalgique de ce que, en tant que réceptionniste et en sous-main, il a eu à connaître des états d'âme et des ruminations mentales d'un dénommé Simon Simon. Et d'autant plus curieux de débusquer le rôle obscur que le ci-devant client joue maintenant, s'il en joue un, dans les événements internationaux dont la presse se plait à rendre compte. C'est donc de nouveau « *non sans dépit et avec une certaine dose d'impatience* » qu'il attend la suite de ces événements.

Un mois s'étire, plutôt pluvieux. Nestor enregistre les arrivées, celles des clients, celles des journaux. L'ennui s'installe en larges nappes qui montent des berges du lac, gagnent le trottoir, s'encharbotent dans la porte-tambour et se faufilent jusqu'au comptoir de la réception et au pied du grand escalier. On entend dire que les enfants jumeaux d'un couple fortuné en demi-pension font des cauchemars récurrents au sujet d'un tapis qui, la nuit venue, leur saisirait les mollets. On finit donc par faire venir un médecin qui déboule dans le hall avec son air d'en savoir plus et ses flacons de sédatifs, et ceci au moment-même où sont livrés les journaux du soir. Une fois fournies au premier les informations requises pour lui permettre de rejoindre la famille en soucis, Nestor tend le nez vers celles qu'affichent les seconds. Il n'est pas déçu par la principale des manchettes aperçue : « *La mort tragique d'un président qui entendait confisquer le pouvoir pour s'y maintenir* ». Les autres grands titres sont à l'avenant. Un chapô renvoyant à un long article dans les pages intérieures évoque un peu plus précisément « *l'apprenti tyran qui préparait un coup d'Etat et qui a été abattu de deux balles entre les yeux*. » Du fait du décalage horaire, le récit reste un peu fragmentaire. Il apparaît néanmoins que, nonobstant le résultat d'élections plus qu'incertaines pour lui et dans le but explicite de se maintenir coûte que coûte au pouvoir, le président sortant a réservé avec une équipe de comploteurs aguerris tout le premier étage d'un grand palace de la capitale. (« *Tiens, tiens !* », songe Nestor avant de reprendre sa lecture.) Pendant qu'on s'active fort d'une chambre à l'autre, entre ordinateurs multi-fenêtres et pluri-connectés et téléphones fiévreux, des hommes de main s'installent façon milice dans les sous-sols et les jardins de l'hôtel. On entend fuser les injonctions, gonfler les slogans et cliqueter les fusils. Dans l'attente de l'assaut décisif, chacun s'impatiente et semble gratter le sol comme le sabot d'un taureau en colère. Mais soudain, deux coups de feu couvrent ce brouhaha prometteur et le suspendent net. Ils proviennent à l'évidence de la chambre du président. On se précipite. Elle est fermée de l'intérieur. On force la porte, et le courant d'air qui s'ensuit signale que la

fenêtre, donnant sur le jardin, est quant à elle largement ouverte. Le corps du président est affalé, tassé sur lui-même, devant un grand miroir en pied brisé en mille éclats. A proximité de sa main ouverte, il y a un téléphone, brisé lui aussi, comme piétiné. Deux balles ont transpercé son front, proprement, à peine un peu de cervelle se mêlant avec à peine un peu de sang. « *Un meurtre très professionnel* », commente un journaliste. « *Sans doute le président se regardait-il dans le miroir en train de donner ses ordres par téléphone* », suggère un autre, en écho narquois à la réputation de narcissisme démesuré attribuée à la victime. « *Un meurtre très professionnel* », confirment les chefs de la police, multi-interviewés. Ils ont fait longuement auditionner tous les employés de l'hôtel, mais en vain. Nul n'a rien vu ni entendu de particulier – et cette histoire d'air d'harmonica, mentionné par une femme de chambre, est considérée comme anecdotique et sans intérêt. Sans doute les vigilances collectives ont-elles été abaissées dans les parties communes de l'hôtel par les va-et-vient des comploteurs en action, des hommes un peu interlopes mais que des consignes venues de haut lieu enjoignent à la police de ne pas trop questionner – elle saura en revanche très vite établir que la femme de chambre à l'harmonica est une immigrée en situation irrégulière, et engager une prompte procédure d'expulsion à son encontre. Si nul, donc, n'a vu l'ombre d'un tueur, il ne reste aux enquêteurs qu'à méditer sur la photocopie que celui-ci a eu soin de déposer à proximité du cadavre avant de s'éclipser par la fenêtre : celle d'une fable de Jean de La Fontaine, traitant d'une grenouille voulant se faire aussi grosse qu'un bœuf et dont il est dit que « *LA CHETIVE PECORE S'ENFLA SI BIEN QU'ELLE CREVA*. » Les journaux du matin n'apprendront rien de neuf à Nestor sinon que le médecin légiste a identifié sur l'abdomen pléthorique du président déchu une petite plaie, franche et peu profonde mais « non significative ». Un satiriste assez balourd en a profité pour se demander publiquement si cette plaie, évocatrice – même si plus bas placée – de celle du Christ en croix, était la cause de la « *crevaison* » évoquée par le fabuliste. Dans les heures qui ont suivi, une enquête fiscale a été diligentée vis-à-vis de l'auteur de cet anathème de mauvais goût. Plus généralement, les éditions ultérieures de la presse rendront compte de ce qu'une large moitié de la population du pays s'est sentie tenue de pleurnicher pendant une semaine sur cet attentat qualifié, bien entendu, de « *terroriste* » et sur la mort de ce président héroïsé, pendant que l'autre moitié s'y montre indifférente quand elle ne s'en réjouit pas. Après quoi, on intronise à sa place le vice-président sortant et on laisse venir la suite. Mais rien d'autre ne survient, et tout rentre dans l'ordre.

Cette fois-ci, c'est Anne-Simone qui se rend un beau soir dans la remise pour consulter elle-même le robot au sujet de cette nouvelle séquence internationale. Une visite que Nestor ignore. Ou feint d'ignorer. Le dit robot, quoique toujours d'assez mauvaise humeur mais dûment informé des aventures de Simon Simon dans la mesure où il continue de les co-piloter à distance, confirme que « *tout se passe comme prévu* ».

Et peu importe ce que l'on pense et fait, ou non, à l'Hôtel Excelsior, car l'actualité tyrannicide mondiale suit son cours, quoiqu'à un rythme un peu moins soutenu. Deux mois plus tard, en effet, Nestor s'offre en douce un petit guignolet-kirsch derrière son comptoir comme il aime à le faire le soir venu pendant le dîner des clients. Il en profite pour parcourir, dans la presse du soir, ce qu'il n'a qu'entrevu dans celle du matin. Un dictateur chenu d'Asie, passionné hyperactif de la guerre des religions, a été retrouvé mort dans le temple privé qu'il s'est fait installer dans une aile de la Résidence du Gouvernement Central. Il était venu prier, comme chaque matin à six heures, aux pieds d'une imposante statue en bronze de Shiva. C'est bien entendu sur elle que l'attention de la police s'est tout d'abord portée. Dans les mains de trois des bras du dieu, elle a trouvé des pistolets en

plastique. La main du quatrième bras était désarmée, mais le revolver qu'elle aurait pu brandir – ou qu'elle avait vraiment brandi – était indiscutablement pointé dans la direction des deux sourcils broussailleux du vénérable tyran, l'homme qui se prenait pour le gourou de son peuple. A la place de l'arme putative, tracé à l'encre violette sur une bande de papier, un message indiquait : « *QUI SEME LA VIOLENCE A TOUS VENTS LA VOIT REVENIR PAR GERBES EN DE MULTIPLES MAINS.* » (« *Tiens, tiens !* », se dit de nouveau Nestor). A la recherche d'autres indices, la police, vigilante et perspicace comme elle l'est en tous pays, ne tarde pas à constater que la grande âme a, comme présumé, le crâne transpercé en deux endroits, entre les yeux. Elle en déduit à juste titre que la mort a du s'ensuivre mais elle observe aussi, prudente, que l'arme possiblement en cause a disparu des lieux. Elle diligente à toutes fins utiles l'expertise des pistolets en plastique puis procède, pour la forme, à l'interrogatoire de tous les prêtres, archiprêtres et moines du voisinage de la Résidence. Elle étendra dans la soirée son investigation, démocratiquement, aux bigotes assidues et aux hommes de ménage du temple. Nul, et pas même la hiérarchie religieuse, dûment contactée, des premiers ne peut interpréter ce que Shiva a voulu faire savoir en procédant de la sorte envers le grand chef de la nation des croyants. Certains d'entre eux estiment cependant que la plaie au cou du défunt, négligée par la police mais découverte par de proches officiants admis dans le temple, est un message qu'il leur revient d'élucider. De même que la vague mélopée, étrangère à tout rite connu, qu'une dévote insomniaque prétend avoir entendu psalmodier un peu avant six heures du matin par la bouche-même de la statue. L'enquête s'enfonce dès lors dans la religiosité, puis s'y enlise aussitôt, pendant que la justice des hommes, tenue à un absurde mais imparable respect, se résigne à s'en écarter. « *Notre bien aimé tyran aurait apprécié que Shiva, en l'espèce, ait le dernier mot. Mais il est mort avant de pouvoir s'en réjouir* », croit pouvoir conclure un journaliste, circonspect. Les jours suivants, des processions tournant souvent à l'émeute et rassemblant ici et là près d'un milliard de personnes sur tout le sous-continent donnèrent à voir ce que la ferveur, la douleur d'avoir perdu un leader et l'incertitude quant au sens profond de l'événement peuvent produire dans l'espace public. Puis chacun rentra chez soi pour vaquer à ses occupations et prières habituelles. On trouva assez vite un nouveau leader pour revêtir les attributs multicolores du précédent et prononcer peu ou prou les mêmes discours enflammés, les mêmes homélies vengeresses.

Nestor ne se soucie guère du destin de cette partie de la planète. C'est plutôt la série des meurtres qui l'intéresse et l'impressionne. Sous le motif renouvelé et fallacieux d'astiquer sa carcasse et de vérifier ses branchements, il va trouver le robot. Celui-ci s'éveille à son arrivée, rebranche sa batterie et semble moins bourru que précédemment. Il plaisante au sujet des points communs qu'il estime avoir avec la statue aux quatre bras, prétendant disposer cependant d'un plus grand nombre de cerveaux que le dieu Shiva. Et, pour finir, il exige d'accéder à un peu de lumière naturelle pour le confort et l'entretien de ses circuits photovoltaïques. Rompu par métier à l'art d'obéir sans cesse à toutes et tous, Nestor accède sans hésiter à l'injonction du robot. Il le sort de la remise, le pousse dans le couloir sur un tapis qui s'ébroue et s'agite en tous sens, de jalousie peut-être, et il l'installe dans le bar du premier étage, sous la verrière. Le robot, reconnaissant, clignote doucement et lui confie que « *tout se passe comme prévu* ». Ce que Nestor sait déjà, ou n'ignore plus. Le robot ajoute : « *Simon Simon fait un sans-faute, mais il ne faut pas le dire* ». En le reconduisant vers la remise, Nestor fait mine de se demander à haute voix : « *Simon Simon… Ce nom me dit quelque chose, mais quoi ? Il faudra que je consulte mes registres.* »

Mais Nestor n'a pas la moindre intention de le faire. Sa mémoire extrême, sculptée par la longue pratique de la discrétion professionnelle, lui suffit bien. Il prend peu après une dizaine de jours de congés. Simonetta le remplace en ces occasions, et c'est elle qui reçoit les journaux. Lesquels annoncent une semaine plus tard, en première page et en gros caractères, la mort dans des conditions confuses d'un leader colonial réputé pour ses options génocidaires. Simonetta a décidé de longue date de ne plus éprouver la moindre sensibilité politique – un récent client, prétendument parlementaire, l'y a de nouveau incitée tout en succombant aux charmes de ses alchimies. Cette fois-ci, pourtant, sa curiosité est piquée par le mot « *colonial* », qui fait écho aux souvenirs douloureux de ses parents. Elle prend alors le temps de savourer le corps des articles dans les pages intérieures. Il y est relaté que le grand leader du peuple dominant avait reçu le petit leader du peuple concurrent pour y débattre une fois de plus de leur terre commune et de l'hypothèse, sans cesse plaidée par le second et repoussée par le premier, de son partage. A la suite de quoi on avait retrouvé le grand leader, un revolver Beretta à la main, gisant sans vie pour des raisons que seules la balistique et l'autopsie seraient peut-être en mesure d'établir. Son cou portait la trace d'une petite cicatrice que des expertises religieuses se promettaient d'analyser en complément de l'autopsie. Mais si la bataille de la communication était à ce point ouverte et déjà fébrile, c'est que gisait également, à proximité du premier corps, celui du petit leader lui-même, avec deux balles fatales fichées entre les yeux. Certains prétendaient qu'elles provenaient sans le moindre doute du revolver trouvé dans la main du grand leader, réputé pour son amour et son usage compulsif des armes de toutes sortes. D'autres affirmaient en retour qu'une telle insinuation relevait du racisme historique le plus manifeste et supposément le plus odieux. Le différend était nourri avec la plus extrême passion par le fait que les deux cadavres n'avaient pas les mêmes « *racines ethniques* », comme les journalistes se plaisaient à le souligner – ce qui, objecta pour elle-même une Simonetta pourtant sensible à cette donnée, ne changeait plus rien à leur présent statut commun. La police, l'une des mieux équipées et renseignées du monde, avait trouvé sur les lieux, à mi-chemin des deux cadavres, ce qui commençait à ressembler à la signature rituelle d'un *serial killer* planétaire, c'est-à-dire une bandelette de papier portant une inscription en lettres capitales : « *IL Y A ICI DE LA PLACE POUR DEUX, MÊME SI ON NE SAIT PLUS QUI EST ARRIVE LE PREMIER.* » On décida de négliger la découverte, considérée comme non significative, d'une guimbarde et d'un gazou sur la table autour de laquelle l'entretien entre les deux hommes avait eu lieu. L'affaire était déjà assez complexe et explosive comme cela pour ne pas y ajouter de l'absurde et de l'insolite. La presse dominante n'était pas hostile à l'idée de l'enfouir sous une pile d'expertises et de contre-expertises de toutes provenances et, si possible, contradictoires. Et c'est ce qui fut fait – pendant que la presse d'opposition, ou ce qu'il en restait, et la presse internationale se virent interdire l'accès à toute information sur les causes réelles de la mort du grand leader. On laissa en revanche se propager la thèse de la légitime défense pour expliquer celle du petit leader. Un deuil national fut décrété pour le premier, et la destruction de la maison du second fut ordonnée sous couvert de légitimes représailles. On put alors s'intéresser sans délai à la question suivante : quels autres leaders ? Quel nouveau grand leader pour faire oublier les mensonges et prolonger l'arrogance du précédent ? Quel nouveau petit leader pour prendre le relais de l'impuissance du précédent ? Et, au total, pour continuer à laisser les plus forts chasser les plus faibles de leurs terres communes ? Sans que rien ne change, sous la loi des premiers, de la déroute des seconds. La communauté internationale fut bien vite d'avis que, le dernier arrivé sur les terres disputées étant d'évidence devenu le plus puissant, elles lui appartenaient de fait, et qu'il était loisible au premier arrivé de faire ses bagages. Nonobstant l'état de droit, de nouveaux gestionnaires de l'état de fait furent donc ainsi adoubés, et on pensa à autre chose.

* * *

Le robot n'a désormais besoin d'aucune autorisation – celle d'Anne-Simone, celle de Simone, celle de Simonetta ou même celle de Nestor – pour auto-démarrer ses cogitations autonomes. Et quasi contractuelles. Dans l'obscurité absolue de la remise, il rassemble ses données. Les malaxe. Les reconfigure en partie. C'est l'heure du bilan.

- Cinq chambres louées et explorées.
- Cinq interventions co-programmées.
- Cinq dictateurs/tyrans/leaders « neutralisés », comme on dit des « terroristes », ou « prélevés », comme on dit des bêtes sauvages.
- Coût total : non négligeable (déplacements, hébergements, petit matériel), mais rien d'excessif au regard de l'ampleur du programme.
- Dommages constatés sur l'intervenant : néant, ou non communiqués. Moraux peut-être.
- Autres dommages : locaux, sans conséquences et/ou supportés par les pays hôtes.
- Résultats par intervention : insignifiants – à l'exception, pour l'avant-dernière d'entre elles, d'émeutes ponctuelles ayant rassemblé près d'un milliard de personnes, mais sans suites tangibles ; et, pour la dernière, d'une victime collatérale.
- Résultats globaux : insignifiants et décevants ; la marche du monde n'est en rien affectée, améliorée ni même aggravée ; le cours des choses a repris, une fois retombées les fièvres médiatiques et politiques de circonstance ; de nouveaux dictateurs/tyrans/leaders ont remplacé fissa les défunts, attestant que leur fonction plus que leur personne était indispensable au maintien et à l'entretien de l'ordre établi.

L'offre commerciale – « *Une chambre réservée, une intervention assistée offerte* » – testée par l'Hôtel Excelsior auprès d'un premier client, Simon Simon, qui a voulu tenter cinq fois sa chance s'est donc avérée en grande partie infructueuse. Celui-ci a certes reçu, six mois après son arrivée à l'hôtel et comme contractuellement prévu aussi, une « *histoire* » personnalisée, rédigée au fil des péripéties explorées, par les bons soins de l'intelligence artificielle du robot, et qu'il lui sera loisible de publier sous son nom s'il le souhaite. Mais en anonymisant ou en travestissant à ce stade, comme contractuellement prévu encore et au vu de l'absence de résultats patents, le nom de l'hôtel où elle a commencé et continué à s'écrire.

Un Comité d'experts commerciaux, réuni par la direction du dénommé « *Hôtel Excelsior* » dans la salle de séminaire de celui-ci, examine une journée durant le bilan exhaustif de cette phase de test. Il relativise l'échec. Tout d'abord, et c'est notable, le client est sorti apparemment indemne de l'expérience, pourtant mouvementée, et gratifié de surcroit d'une sorte de fiction écrite dont il pourra se prévaloir en l'articulant de façon ambiguë avec l'actualité internationale récente, et non moins mouvementée. Il faut ensuite s'interroger sur les modalités de sélection du client-test. On s'est contenté d'emblée des données de sa fiche de réservation par *internet*, puis de celles de son passeport. Or elles n'indiquaient rien d'autre que ses date et lieu de naissance, son domicile, et les date et lieu de délivrance du dit passeport. Les experts estiment qu'il conviendra la prochaine fois de s'enquérir de données biographiques plus significatives et plus exhaustives sur le futur client. Car « *prochaine fois* » il y aura bien sûr, et donc client soigneusement ajusté à celle-ci, qui pourra lui aussi repartir avec certes un manuscrit original et personnalisé sous le bras, mais après avoir œuvré à des

bouleversements d'intérêt général d'une autre ampleur et, partant, d'une autre nature. Par exemple : un refroidissement climatique conséquent ; la suppression radicale des principales inégalités éducatives, sociales, économiques, fiscales, culturelles, résidentielle et de genre actuellement déplorées – ou, tout du moins et pour commencer, abolition des plus scandaleuses d'entre elles ; interdiction et cessation durables des guerres coloniales, ethniques, de conquête et d'appropriation – ou, tout du moins et pour commencer, des plus meurtrières d'entre elles ; etc.

La nouvelle feuille de route étant ainsi tracée, le Comité des experts et la direction du dénommé « *Hôtel Excelsior* » fournissent au robot, et à son intelligence affûtée, les critères de sélection du futur client qui, de chambre en chambre, pourra s'atteler à l'une au moins de ces missions, et peut-être même, si affinité et capacité constatées, à deux ou plus d'entre elles, selon le fameux précepte « *Faire d'une pierre deux ou plusieurs coups* ».

Trente-quatre secondes suffisent au robot pour mouliner les données auxquelles il peut accéder au regard des critères ainsi fournis. De son incomparable voix atone, il énonce alors l'identité du nouveau client. *« Nom : JESU. Prénom : JESUS »*. Il ajoute : « *Il faudra veiller à ce qu'au sortir du test initial de la porte-tambour il sache s'orienter et emprunter la bonne direction, sans se laisser encharboter par les contingences.* »

Haut-Crêt – Paris – 31 décembre 2025

FRÉDÉRIC JÉSU

NOUVELLES

Les aventures de Simon Simon à l'Hôtel Excelsior – 2025

Licence (CC BY -NC-ND)



Vous êtes autorisé à publier, partager, distribuer gratuitement l'œuvre de l'auteur.

Dans la mesure du possible vous devez donner le nom de l'auteur. Vous n'êtes pas autorisé à vendre, louer, reproduire, adapter, modifier, transformer ou faire tout autre usage.

Courriel de l'auteur : contact@frederic-jesu.net

Site officiel de l'auteur : https://www.frederic-jesu.net

© Copyright-France tous droits réservés 2020-2026

Paris, 2026

ISBN 979-10-394-0690-1